Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 4. BALE (SUISSE) OCTOBRE 1883. 88ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER

PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire. —Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER CITÉ A AUGSBOURG.

PAR MME. E.-G. WHITE.

LES paroles de vérité qui sortaient de la plume de Luther ébranlèrent les fondements de la papauté. «Tout sermon ou tout enseignement qui ne présente et qui ne fait pas connaître Christ, ne peut être un pain quotidien et la nourriture des âmes; c'est pourquoi nous devons prêcher Christ seul.» Quelles étranges paroles n'étaient-ce point, prononcées par un fils de l'église romaine? Christ mis au-dessus du pape! présenté au peuple comme l'Agneau de Dieu qui peut ôter les péchés du monde! Quoi d'étonnant que la rage de Satan fût soulevée et que toute la puissance de la hiérarchie romaine fût excitée contre Luther?

Le Réformateur écrivait ailleurs: «Qu'est-ce que croire en Christ? et quel bien en résultera-t-il?—Apprendre Christ et le connaître, c'est comprendre ce que l'apôtre déclare, savoir que Christ nous a été fait sagesse, justice, sanctification et rédemption. Croire n'est pas autre chose que se nourrir de ce pain du ciel.»

Il écrivait concernant le pouvoir de l'Eglise de pardonner les péchés: «La rémission des péchés n'est pas au pouvoir du pape, de l'évêque, du prêtre, ou d'aucun homme; il réside uniquement dans la parole de Christ et dans la propre foi du pénitent. Un pape ou un évêque n'a pas plus le pouvoir de pardonner les péchés que le plus humble des prêtres.»

Pour que la vérité attirât l'attention du peuple, Luther prépara des thèses exposant les nouvelles doctrines qu'il discuta publiquement avec ses adversaires dans une des plus célèbres universités de l'Allemagne. Cette discussion fut suivie avec le plus vif intérêt. Les étudiants remarquèrent, étonnés, la puissance des arguments que Luther tirait des saintes Ecritures. Ces jeunes gens instruits se rendaient ensuite chez le Réformateur et écoutaient avec une grande avidité les explications de la Parole de Dieu. Ils désiraient sincèrement connaître la vérité; c'est pourquoi la Parole de Dieu éclaira leur entendement. Luther vit ses enseignements porter des fruits; car lorsqu'il fut appelé ailleurs, ces jeunes gens, la Bible en main, proclamèrent hardiment la Parole de vie. Des multitudes accoururent pour entendre la vérité, et un grand nombre de captifs furent délivrés de l'esclavage de l'erreur papale. Ces jeunes gens devinrent d'utiles et actifs ouvriers dans l'Eglise et furent plus tard les soutiens de la grande œuvre de la Réformation.

Luther vit que la cause de la vérité n'avait guère à attendre de ceux qui avaient été élevés dans l'erreur, et il comprit que son succès devait dépendre de la génération que l'on élevait. Il disait: «J'ai la glorieuse espérance que, comme Christ, rejeté des Juifs, se tourna vers les Gentils, nous verrons la jeunesse recevoir la vraie théologie que les plus âgés, attachés à leurs opinions vaines et fanatiques, rejettent maintenant obstinément.»

Ces paroles du Réformateur renferment une vérité que doivent embrasser ceux qui sont maintenant occupés à proclamer l'œuvre de la Réforme. Les hommes sont lents à renoncer à des erreurs qu'ils ont caressées toute leur vie. Il en est beaucoup qui ferment obstinément les yeux à la lumière de la vérité. Souvent les preuves les plus frappantes de la Parole de Dieu ne servent qu'à exciter leur haine et leur opposition. Or, comme au temps de Luther, on peut espérer davantage des jeunes gens dont les habitudes et les opinions ne sont pas encore stéréotypées et qui sont plus disposés à céder au sentiment de la justice. Convertir à Dieu la jeunesse de notre temps peut, comme l'instruction que Luther donnait à des jeunes gens, devenir utile à la cause de la vérité.

L'intérêt intense que l'on témoignait partout aux enseignements de Luther excita les craintes des autorités papales. Elles firent aussitôt tous leurs efforts pour arrêter le développement de ce qu'ils appelaient une hérésie dangereuse. On écrivit une lettre au nom du pape à l'électeur Frédéric, l'engageant à retirer la protection qu'il accordait à Luther et en lui faisant entendre que l'on mettait en doute sa fidélité envers l'église. Les partisans de Rome se faisaient une fausse idée du caractère du prince avec lequel ils avaient affaire. Frédéric de Saxe était un serviteur dévoué de l'église; mais c'était aussi un homme d'une intégrité à toute épreuve, qui n'eût point sacrifié la justice et la vérité, même au commandement du pape. Il répondit à la lettre du Pape que Luther avait toujours été prêt à défendre ses enseignements devant ses propres juges et à se soumettre à leur décision s'ils pouvaient le convaincre d'erreur par les Ecritures.

Mais la Parole de Dieu n'était point l'arme qu'il convenait le plus à Rome de manier. C'était justement la chose qu'elle redoutait de mettre en lumière, car elle savait que les vérités qu'elle renferme auraient non-seulement condamné sa conduite injuste, mais auraient jeté dans la poussière ses fières prétentions. Les seules armes qu'elle pouvait employer avec assurance étaient les prisons, la torture et la mort. Aussi Luther reçut-il bientôt une sommation de paraître à Rome pour répondre à l'accusation d'hérésie devant le tribunal du pape. Cet ordre remplit ses amis de crainte.

Ils savaient très-bien le danger qui le menaçait, dans cette ville corrompue, ivre déjà du sang des martyrs de Jésus. Ils se demandaient entre eux avec indignation: Tout homme qui ose élever la voix contre les péchés de Rome devra-t-il être réduit au silence par la mort? Permettrons-nous ce grand sacrifice?

Les enseignements de Luther avaient attiré dans toute l'Allemagne l'attention des esprits intelligents. Il était sorti de ses sermons et de ses écrits des rayons de lumière qui avaient réveillé et illuminé des milliers de gens. Une foi vivante prenait insensiblement la place du froid formalisme qui régnait depuis si longtemps dans l'Eglise. Le peuple perdait de plus en plus sa confiance dans les superstitions de Rome. Les barrières du préjugé cédaient de plus en plus. La Parole de Dieu, par laquelle Luther éprouvait toute doctrine et toute prétention, semblable à une épée à deux tranchants, pénétrait dans les cœurs. Partout le désir de progrès spirituels se manifestait. Il y avait une faim et une soif de justice comme on n'en avait point vue depuis longtemps. Les yeux du peuple, depuis si longtemps arrêtés sur l'homme et les médiateurs humains, se tournaient alors par la repentance et la foi, vers Christ, et Christ crucifié.

Luther et ses amis savaient qu'ils ne pouvaient s'attendre à aucune justice à Rome. Ils savaient qu'il ne serait en sûreté ni pendant son voyage, ni après son arrivée. Les partisans de Rome ne l'avaient point ménagé dans leurs dénonciations, et une fois qu'il serait entre leurs mains, aucun pouvoir humain ne pourrait leur faire lâcher prise. Ses amis désiraient tous que la comparution se fît en Allemagne.

Cet arrangement prévalut à la fin, et un légat du pape fut nommé pour examiner cette affaire. Telles sont les instructions que le pontife donna à son légat:

«Nous vous chargeons, disait-il, de faire

comparaître personnellement devant vous, de poursuivre et de contraindre sans aucun retard, et aussitôt que vous aurez reçu cet écrit de nous, ledit Luther, qui a déjà été déclaré hérétique par notre cher frère Jérome, évêque d'Asculan.

«S'il rentre en lui-même et demande grâce pour un tel forfait, de lui-même et sans y être invité, nous vous donnons le pouvoir de le recevoir dans l'unité de la sainte mère l'Eglise.» «S'il persiste dans son opiniâtreté et que vous ne puissiez vous rendre maître de lui, nous vous donnons le pouvoir de le proscrire dans tous les lieux de l'Allemagne, de bannir, de maudire tous ceux qui lui sont attachés, et d'ordonner à tous les chrétiens de fuir leur présence.»

Cependant ce n'était pas encore assez:

«Et afin, continue le pape, que cette contagion soit d'autant plus facilement extirpée, vous excommunierez tous les prélats, ordres religieux, universités, communautés, comtes, ducs et potentats, excepté l'empereur Maximilien, qui ne saisiraient pas ledit Luther et ses adhérents, et ne vous les enverraient pas sous dûe et bonne garde.»

Nous reconnaissons par là le vrai esprit de l'église romaine. On ne remarque dans ce document aucune trace des principes chrétiens ou même de simple justice. Luther demeurait à une grande distance de Rome; il n'avait eu aucune occasion d'expliquer ou de défendre sa foi; pourtant, avant qu'il eût été examiné, il est sommairement déclaré hérétique, et, en un même jour, exhorté, accusé, jugé et condamné; et tout cela par celui qui se nomme lui-même saint Père, la seule autorité suprême et infaillible dans l'Eglise et l'Etat! L'esprit du dragon, «l'ancien serpent, qui est le diable et Satan,» perce dans toute cette affaire. Malgré sa ruse, dans sa rage, il oublia la prudence.

Augsbourg avait été fixée comme le lieu où Luther devait être entendu, et c'est là que le Réformateur se rendit. On avait les plus grandes craintes à son égard. Des menaces avaient été faites ouvertement qu'il serait attaqué et tué en chemin, et ses amis le suppliaient de ne point s'exposer à faire ce voyage. Staupitz suppliait Luther de se réfugier chez lui jusqu'à ce que l'orage fût passé. «Il me semble, lui écrivait-il, que le monde entier est irrité et coalisé contre la vérité. Jésus-Christ crucifié fut haï, de même je ne vois pas que vous ayez autre chose à attendre que la persécution. Le plus sage est que vous abandonniez pour quelque temps Wittemberg et que vous veniez vers moi. Alors nous vivrons et mourrons ensemble.»

Mais Luther ne voulait point abandonner la position où Dieu l'avait placé. Il devait continuer à défendre fidèlement la vérité, malgré les tempêtes dont il était assailli. Il disait: «Je suis comme Jérémie, l'homme des querelles et des discordes; mais plus ils augmentent leurs menaces, plus ils augmentent ma joie. Ma femme et mes enfants sont bien pourvus; mes champs, mes maisons et tous mes biens sont en bon ordre. Ils ont déjà déchiré mon honneur et ma réputation. Une seule chose me reste: c'est mon misérable corps: qu'ils le prennent; ils abrégeront ainsi ma vie de quelques heures. Mais quant à mon âme, ils ne me la prendront pas. Celui qui veut porter la parole de Christ dans le monde doit s'attendre à chaque heure à la mort.»

—UN ingénieur allemand promenait il y quelque temps un étranger à travers les merveilles de cette fameuse usine Krupp, délices de M. de Bismarck où la pensée du grand homme vient chercher le repos et la consolation pendant ses cruelles insomnies. —Que coûte ce canon, Monsieur? demanda le voyageur.—200,000 marks, Monsieur, affût compris, et il envoie à un mille et demi un obus qui, avec sa charge, ne revient pas à plus de 400 marks.—Voilà qui me semble un peu cher, fit l'étranger.—Cher, oh! non, Monsieur, répliqua l'ingénieur, il faut tenir compte du résultat. Chaque obus lancé par ce canon peut faire, soit en hommes tués ou mutilés, soit en destruction de monuments, de palais, de maisons, un dommage incalculable! C'est un admirable outil!

PAROLES D'AVERTISSEMENT.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

Tous les hommes ne s'endormiront pas au bord du précipice. L'Eglise n'est pas dans les ténèbres, pour que le grand jour de la venue de Christ les surprenne comme un larron. 1 Thess. 5:1-5. Et à mesure que le temps approche où la terre sera consumée en la présence de Dieu, tandis qu'elle «vieillit comme un vêtement,» donnant des signes que ce globe habitable est destiné à être dissout: avant que les impies soient «comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente des choses qui arriveront par tout le monde,» la CRAINTE naîtra dans les esprits des hommes pieux qui veillent, et cette crainte qui consiste à savoir que ce globe même marche au-devant d'une catastrophe, créera un ardent désir de voir les merveilles à venir. Cette crainte se trouve maintenant partout, agitant les esprits sérieux et remuant les cœurs intègres. Un journal anglais, la *Sentinelle d'Ephraïm* décrit cette «terrible perspective» comme étant «un frisson palpable d'inquiétude et de frayeur, passant sur toute la face du monde religieux, moral, social et intellectuel, très-semblable à l'expression indéfinissable de terreur peinte sur le visage de personnes qui assistent aux développements croissants des *signes d'un tremblement de terre imminent.*»

Et lorsque nous lisons dans la sainte Ecriture qu'un tremblement de terre prochain, si universel, si épouvantable et si désastreux qu'il n'aura point de précédent dans l'histoire de l'homme (Apoc. 16:18), lorsqu'elles nous disent en tant d'endroits que Dieu viendra, dans un temps où les hommes s'y attendront le moins, visiter un monde comme il visita *Ariel*, «avec des tonnerres et avec tremblement de terre et avec un grand bruit de tempête, de tourbillon et avec la flamme d'un feu dévorant» (Esa. 29:6); lorsqu'il nous est dit dans le livre le plus parfait que jamais aucune science ait écrit, qu'un jour viendra où «les bondes d'en haut seront ouvertes et où les fondements de la terre trembleront» (Esa. 24:18); et que le spectateur étonné pourra s'écrier avec le prophète: «La terre est déchirée, la terre est brisée, la terre chancelle. La terre chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane; son péché pèse sur elle, elle tombe et ne se relève plus» (Esa. 24:19,20, Segond), jusqu'à ce que «la terre aura été fondue avec tous ses habitants» par Celui qui dit: «C'est moi qui ai affermi ses colonnes» Ps. 75:4 (Sacy)—lorsque nous lisons que toutes ces choses vont bientôt fondre sur nos têtes, n'est-il pas grand temps que les hommes impénitents de toutes les classes, grands et petits, se repentent de leurs péchés et que, sans un seul jour de retard, ils recherchent cette sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur!

Et quand des hommes comme Humboldt admettent que la terre tremble constamment à cause des forces furieuses et ardentes qui sont dans son sein; lorsque des savants de la subtile sagacité d'un Thorbe démontrent par des théories prouvées que la croûte terrestre, en raison des masses immenses qui se détachent et tombent dans le lac de feu intérieur, s'amincit rapidement; lorsque des philosophes tels que Pouton donnent une preuve réelle de l'accroissement annuel du nombre des tremblements de terre, en particulier de ce qu'on appelle «grands tremblements de terre»; quand des faits bruts montrent que 14 ou 15 de ces derniers ont eu lieu en deux ans, avec deux cents autres tremblements de terre en 14 mois, et une moyenne de deux mille secousses par année; et lorsque des géologues chrétiens éminents, comme feu Edward Hitchcock, Dr. en théologie certifient que «Tous les géologues reconnaissent que notre terre a en elle-même et à sa surface tous les éléments de sa conflagration finale—pour le moment ces éléments sont tellement retenus par des agents qui les neutralisent que tout est en paix et en sécurité; mais que l'ordre soit donné du Tout-Puissant pour les déchaîner, et les scènes du dernier jour, telles que les décrit la Bible, commenceront; la ruine continuera jusqu'à ce que ce monde disparaisse et qu'il ne reste aucune trace de vie organique...» —nous déclarons qu'avec des faits pareils proférés en plein midi, nous, qui avons fait des prophéties une étude approfondie, depuis un quart de siècle et qui ne pouvons nous empêcher de voir la lumière qui luit actuellement sur ces sujets, ne nous laisserons point aller à l'indifférence rêveuse d'une église endormie, ni arrêter par un monde moqueur, mais nous ferons retentir dans le monde entier, avec une inébranlable solennité ce cri de détresse et d'avertissement: Le Juge est à la porte! Préparez-vous à le recevoir!

Les tremblements de terre sont donc choisis de Dieu comme des avant-coureurs proclamant l'approche du Roi des rois: des tremblements de terre en grand nombre et en divers lieux; de grands tremblements de terre bouleversant la surface du sec, soulevant, agitant le puissant océan. Un grand tremblement de terre est le plus affreux, le plus terrible, le plus consternant et le plus solennel de tous les événements que les hommes ont racontés et éprouvés. «Qu'est-ce qu'il y a de sûr, s'écriait le philosophe Sénèque, si on ne peut se fier à la terre solide elle-même?» Un auteur écrivait dans le journal *Harper's Magazine* de mars 1869, que le tremblement de terre est le plus terrible des destructeurs et qu'aucun danger n'épouvante autant l'esprit qu'un imminent tremblement de terre; aucune pensée ne terrifie autant que celle qui représente la terre ferme s'ébranlant et s'écroulant sous nos pas. Le célèbre Darwin disait: «Un puissant tremblement de terre détruit en un jour les plus antiques fondations; le monde, emblême même de tout ce qui est solide, a remué sous nos pieds comme une croûte sur un liquide: une seule seconde fit naître à l'esprit une étrange idée d'insécurité que bien des heures de réflexion n'auraient jamais créée.» Et si les hommes voulaient seulement comprendre que ces effrayants jugements sont, comme les Ecritures l'affirment, les actes d'un Dieu omnipotent dont le petit doigt peut «ébranler la terre dans ses fondements» et faire «fondre les montagnes», la solennité et l'effet moral d'un tremblement de terre ne seraient pas si légèrement traités et ne rencontreraient pas tant d'insouciance lorsque la peur indescriptible qu'il cause est passée

Humboldt, à l'intelligence si puissante et si calme, atteste cette crainte générale: «Le tremblement de terre, écrivait-il, donne l'idée de quelque danger universel et illimité. Nous pouvons fuir le cratère d'un volcan en éruption, ou l'endroit menacé par l'approche d'un fleuve de lave; mais pendant un tremblement de terre, que l'on fuie de quel côté que l'on veuille, on sent que l'on marche sur le foyer même de la destruction. Chaque bruit, le plus petit mouvement de l'air, attire l'attention, et on perd toute confiance dans le sol sur lequel on se trouve.» Et ce sentiment d'horreur est encore augmenté par la pensée de ce qui peut arriver, comme cela est exprimé par une personne décrivant le grand tremblement de terre de San Francisco: «Ils viennent sans avertissements; leur œuvre de destruction est accomplie en un moment. Les bâtiments s'écroulent avec fracas. Qu'ils viennent à minuit ou à quelle heure du jour que ce soit: les hommes sont impuissants. Un tourbillon peut faire perdre la vie à bien des gens, la maladie peut coucher des hommes dans la tombe; le feu peut réduire des villes en cendres; mais aucun de ces désastres ne remplit les hommes d'une frayeur telle que celle produite par un tremblement de terre. Les hommes peuvent se tenir de sang-froid au milieu de la pluie de fer et de plomb d'un champ de bataille, et voir sans changer de visage, leurs camarades mis en pièces à côté d'eux; mais lorsqu'un tremblement de terre gronde sous leurs pas, leurs cœurs sont comme de l'eau. Nous tenons la terre comme la seule chose solide, substantielle et durable—tout le reste n'est que passager—lorsqu'elle n'est en réalité qu'une coquille d'œuf dont l'intérieur est rempli d'un feu liquide. Qu'arriverait-il si la croûte terrestre avait tout à coup une grande déchirure et que l'océan s'écroulât sur la masse de feu? La solution de vapeur et le gaz qui en résulterait feraient sauter en moins d'un clin d'œil notre globe terrestre, en millions de fragments.»

Le tremblement de terre sans parallèle qui aura lieu est aussi bien décrit par un écrivain de Californie qui dit dans le *New York World* du 6 novembre 1866: «Entre tous les événements terribles dont l'homme puisse être frappé, le plus effroyable c'est un tremblement de terre. Il suggère l'idée de la venue du dernier Jour, avec tous les terribles bouleversements de la nature qui sont prophétisés devoir l'accompagner. Dans les incendies, les orages et les cyclones,—quelque terribles soient-ils—l'homme peut faire quelque chose et conserver encore le sentiment de sa puissance; mais au milieu d'un tremblement de terre, il n'a aucune force; il ne peut rien faire, si ce n'est s'arrêter ou courir, pétrifié de terreur, se sentant en réalité mourir de peur.—L'homme qui prétendrait pouvoir sentir sans crainte un tremblement de terre ébranler le sol sous ses pas, est un fou ou un menteur. Ce terrible fléau fait évanouir tout courage.»

MARIE ET MARTHE.

Marie et Marthe!—Prière et travail!—Foi et charité!—Ne les séparez pas; ne les confondez pas! Marie aux pieds du Seigneur, attentive à ses paroles; Marthe autour de lui, dans la chambre, occupée à son confort.—Marie acceptant les dons du Seigneur, sa Parole vivifiante; Marthe lui donnant le nécessaire pour la vie terrestre.—

Marie, dont l'âme s'élève au ciel; Marthe qui accomplit les devoirs d'ici-bas. Elles sont sœurs, on ne peut les séparer; elles ont de différents buts, on ne saurait les mêler. Marie écoute avec dévotion, avec enthousiasme: elle grave chaque parole de Jésus dans son cœur; elle accepte chaque mot comme un don précieux; elle adore celui qui lui interprête la Parole divine.

Marthe aussi s'intéresse à chaque parole du Seigneur; mais elle voudrait aussi lui prouver sa reconnaissance par les soins qu'elle lui donne, et elle est si occupée qu'elle ne s'accorde aucun repos. Néanmoins, elle ne se sent pas tout à fait satisfaite, et s'adresse à Jésus en disant: Seigneur, ne considères-tu pas que ma sœur me laisse servir toute seule? Dis-lui donc qu'elle m'aide aussi. Et le Seigneur lui répondit: Marthe, Marthe, tu te mets en peine et tu t'embarrasses de plusieurs choses. Mais une seule chose est nécessaire; or, Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. La réponse de Jésus ne les mêle pas ne les sépare pas. Mais Marie a la préférence. Il faut que ces deux choses restent—la prière et le travail; la foi et la charité. Mais la prière et la foi prédominent. Cependant la charité n'existera pas sans la foi.

Marthe devait aimer le Seigneur, adorer sa perfection, être pénétrée de sa doctrine autant que Marie, pour sacrifier avec joie ses divins enseignements aux petits soins domestiques, destinés à lui rendre le séjour chez elles agréable et confortable.

Elle a reçu du Seigneur les paroles de vie; il lui a montré le chemin du salut; elle est reconnaissante pour ses bienfaits et le lui prouve d'une manière matérielle et terrestre. Nous aussi, nous jouissons des dons du Sauveur; lui prouvons-nous notre reconnaissance par la charité?

Jésus est l'aimant qui attire Marie; Marthe est l'aimant qui attire Jésus. La foi sans les œuvres est nulle; les œuvres sans la foi sont nulles aussi. Quand l'amour du Seigneur a pénétré jusqu'au fond du cœur, alors la charité le prouve.

Pourquoi donc, de notre temps, cette question d'émancipation de la femme? Que chaque femme soit une Marie et une Marthe! Qu'elle cultive son esprit et son cœur, et qu'elle produise des fruits de dévotion et de charité. C'est là la véritable émancipation, le salut de la femme dans le passé, le présent et l'avenir; c'est là l'émancipation respectée de toutes les nations civilisées.

M. Back-Gelpke.

LA VIE ÉTERNELLE.

PAR M. J. H. PETTINGELL.

INTRODUCTION.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

3. Ce livre n'est pas destiné à attaquer le système évangélique, ni aucune de ses doctrines essentielles, généralement appelées *orthodoxes*. Nous nous proposons au contraire de faire tout notre possible pour les honorer et les affermir toutes. Le système entier ne nous est jamais apparu d'une solidité et d'une clarté si belles que depuis que nous l'envisageons au point de vue biblique. L'erreur philosophique de Platon s'est tellement entrelacée autour de plusieurs de ces grandes doctrines et s'est si véritablement diffusée à travers le corps tout entier de notre théologie traditionnelle, qu'elle a gâté et obscurci ses plus précieuses doctrines et cela au point de faire naître dans l'esprit de beaucoup de personnes des doutes sur tout le système évangélique. S'il était possible de repousser cette erreur traditionnelle de telle sorte que ces doctrines évangéliques se présentassent dans leur simplicité originelle et que tout le système pût être contemplé dans ses proportions vraies et sublimes, il semble impossible qu'il ne se recommandât pas de lui-même à tout cœur pieux.

Lorsque nous en venons à reconnaître ce que nous devons au second Adam, et non au premier, pour le don d'une vie qui ne finira jamais et à voir que cette nouvelle vie n'est pas la prolongation de l'ancienne, mais une vie plus élevée, plus pure—la vie divine elle-même, communiquée à l'homme par une nouvelle naissance et étant par conséquent spirituelle et éternelle—alors la nécessité d'une *nouvelle naissance* pour tous les enfants d'Adam, quelque justes qu'ils puissent être, saute aux yeux. La divinité de ce Sauveur par lequel cette vie nous est communiquée ne peut plus être mise en doute; et le *salut* lui-même, au lieu d'être la délivrance d'un inconcevable malheur qui, bien que la menace en soit faite, ne pourrait jamais être infligé par un Dieu de justice et d'amour, devient une faveur céleste d'une valeur inestimable que doivent rechercher soigneusement ceux qui périssent; et la *rédemption*, au lieu d'être un acte de simple justice, que tout enfant d'Adam aurait le droit de réclamer de son Créateur, devient un pur acte de grâce qu'aucun homme n'a mérité, quelque saint qu'il soit, et Christ, le Fils Eternel de Dieu, est reconnu comme le vrai auteur de notre salut, comme Celui qui seul *donne la vie* au monde et comme l'ayant droit à la couronne qu'il réclame justement comme Seigneur de tous.

Les grandes doctrines de la «Seconde Venue de Christ», de la «Résurrection» des morts, du «Jugement général» et de la «Vie Eternelle», qui sont tellement mises en relief dans les épîtres et dans les Evangiles, et sur lesquelles les premiers disciples basaient toutes leurs espérances d'avenir, mais qui, hélas! sous l'influence délétère de cette fausse philosophie, ont perdu leur place éminente dans la profession de foi de l'Eglise et sont regardées comme des mythes obscures n'ayant point de sens réel, seront de nouveau, à la lumière de cette vérité évangélique, revêtues de leur puissance originelle, comme des vérités palpables.

4. Nous n'avons à présenter, pour soutenir notre thèse, ni nouvelles doctrines philosophiques ou religieuses, ni nouvelles traductions ou versions des Ecritures. Nous acceptons avec joie toutes les lumières que la science et la philosophie peuvent jeter sur notre sujet, avec cette confiance que toute vérité—pour autant qu'elle est bien comprise—s'accordera et s'harmonisera avec lui; de plus, nous accueillons avec reconnaissance tous les progrès qui peuvent être faits dans l'intelligence des passages mystérieux et ambigus de la Parole de Dieu, par une meilleure traduction ou révision. Au fait, l'on doit certainement admettre que tous les amendements récents qui ont été faits dans notre ancienne version sont directement en faveur de la doctrine que nous soutenons, et contribuent grandement à renforcer notre manière de voir. Mais l'ancienne version, telle qu'elle étaitet qu'elle est encore, sans le secours d'aucune nouvelle traduction ou révision, est tout ce dont nous avons besoin pour prouver notre foi si l'on en accepte le témoignage explicite et uniforme; ou plutôt le témoignage explicite et uniforme de la Parole de Dieu est la seule doctrine pour laquelle nous luttons.

C'est sur elle que nous nous basons. Nous devons répéter que ceux qui voudraient discuter avec nous sur cette grande doctrine scripturaire de la vie éternelle doivent accepter loyalement la Parole de Dieu comme

suprême autorité. S'il est une doctrine que nous devions plus que toute autre tirer directement de la Parole de Dieu par cette question respectueuse et sincère : «Que disent les Ecritures?» c'est bien celle-ci. Car ni la philosophie, ni la science, ni le sentiment ne sont capables de nous l'enseigner. Nous prétendons que c'est trahir les Ecritures et le Dieu des Ecritures, de rejeter ce qu'elles enseignent clairement et le témoignage explicite qu'elles donnent sur cette question, s'efforçant d'y lire ses propres théories ou les théories des autres, et de les faire accorder avec des idées préconçues en attribuant aux passages bibliques un sens forcé ou surnaturel. Et pourtant c'est là la grave accusation que nous sommes obligés de faire—s'il faut dire la vérité—contre le christianisme philosophique des écoles; et la seule excuse que l'on puisse faire, c'est que ce fut l'invention d'un âge sombre et corrompu, que la tradition l'a fait passer jusqu'à nous et qu'elle est devenue si commune que l'on peut dire de la multitude comme à la crucifixion de notre Seigneur: «Ils ne savent ce qu'ils font.»

La religion chrétienne est une religion surnaturelle. Ses doctrines ne peuvent point être prouvées par des procédés scientifiques. Elle est au-dessus de ce que l'on appelle les lois de la nature. Le péché lui-même est contre la loi de la nature, et tel doit être également son remède. L'incarnation de notre Seigneur, sa résurrection et notre résurrection qui en est la conséquence, notre rédemption, la nouvelle naissance et la nouvelle vie (qui est la *vie éternelle*) ne sont point des événements naturels, mais *surnaturels*. La nature ne les enseigne point. Nous pouvons trouver ou penser trouver, dans la nature, certaines analogies correspondant à ces grandes vérités évangéliques; mais ce n'est que dans l'Evangile qu'elles sont révélées. Elles sont également accessibles au savant et à l'ignorant; elles sont même plus facilement comprises par les hommes simples et semblables aux enfants que par ceux que le monde appelle des sages. C'est pourquoi l'apôtre donne cet avertissement: «Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités, suivant les traditions des hommes et les éléments du monde, et non pas selon Christ.» «Je te loue, ô Père! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants.»

C'est justement ici que nous trouvons la plus grande difficulté à discuter cette question; car quiconque peut lire la Parole de Dieu ne peut nier que la doctrine de la vie éternelle par Jésus-Christ et par Lui seul ne soit exprimée le plus positivement et le plus négativement, réitérée souvent avec la plus grande variété de formes dont le language soit capable, et si ce témoignage était accepté littéralement, suivant la signification ordinaire de ces paroles, la question serait résolue au-dessus de toute controverse. Il n'y aurait de place pour aucun argument. Mais le génie inventif de la scolastique platonienne entraîné dans l'Eglise chrétienne par le flot de son antique prospérité fut à la hauteur de la tâche qui lui incombait de concilier les deux systèmes ennemis. Les Philosophes n'eurent qu'à dépouiller le langage de l'Ecriture de sa vraie signification chaque fois qu'il s'opposait à leur philosophie, et à y attribuer un sens tout nouveau et figuré, et l'affaire était faite; or ils eurent la plus grande facilité de le faire passer à leurs disciples illettrés, jusqu'à ce que cela finit par devenir la manière commune de l'Eglise. La philosophie de Platon fut ainsi acceptée et finalement déclarée la doctrine fondamentale de l'Eglise chrétienne; et l'habitude vicieuse de donner un sens spirituel, un sens figuré, ou ce qu'on appelle un «sens religieux», aux paroles décisives de l'Ecriture qui se rapportent à la nature et à la destinée de l'homme s'est continuée jusqu'à nos jours et est devenue si commune que la grande masse des gens religieux pensent que c'est là en réalité la vraie manière de faire. Par exemple, lorsque les Ecritures, dit-on, déclarent que la *mort* et la *destruction* sont la fin des méchants, nous ne devons pas croire que ce soit la mort et la destruction réelles—ce serait contraire à la philosophie adoptée—mais seulement un état d'existence solitaire et misérable qui, pour sauver au moins les paroles, est appelé mort spirituelle ou destruction spirituelle. Et de même, lorsque les mots «vie», «vie éternelle», «vie à jamais», «vie à toujours et à perpétuité» et autres termes semblables sont employés pour décrire la portion des justes comme le don de Dieu par Jésus-Christ, ils ne doivent pas être compris comme enseignant que la vie elle-même ferait partie de ce don, mais simplement comme décrivant la pureté et la félicité de cette vie qui, de sa nature, est nécessairement sans fin.

Et voilà comment on nous enseigne à traiter tous les autres termes des Ecritures se rapportant à cette question.

Notre effort sera de faire ce que nous pourrons pour corriger cet abus et rétablir le simple langage des Ecritures dans son sens originel et naturel, et pour autant que nous réussirons à le faire, nous aurons réussi à prouver notre thèse.

Qu'il soit donc bien entendu que nous persistons à prendre le simple langage des Ecritures dans son sens ordinaire et commun, à moins que quelque raison, autre que celle «qu'il (ce langage) contredit la philosophie de Platon», puisse être donnée pour y attacher un autre sens.

5. Il y a bien des questions collatérales qui sont intéressantes en elles-mêmes, et qui sont souvent discutées en rapport avec la question de l'immortalité en Christ. Nous avons des opinions arrêtées sur quelques-unes d'entre elles, et nous ne manquerons pas de les exprimer quand l'occasion l'exigera; mais quant aux autres, nous ne pouvons nous hasarder à être aussi positif que beaucoup d'autres avec lesquels nous sommes pleinement d'accord quant au résultat principal. Mais nous ne nous proposons point de donner la prééminence à aucune d'entre elles, ne considérant point du tout leur décision comme essentielle à la question que nous traitons et de laquelle nous ne voudrions pas détourner l'esprit pour en discuter d'autres.

C'est pourtant sur ces points inférieurs que nos adversaires préfèrent diriger leurs attaques et ceux qui ont la même foi que nous ont été trop souvent entraînés loin de la question réelle, vitale de la discussion, pour d'autres questions plus ou moins adjacentes, mais non fondamentales quant à la question principale; de cette manière, la question réelle, vitale, a été compliquée inutilement, voire même perdue de vue.

Nous désirons donc spécialement, dès le début même de cette discussion, énoncer énergiquement comme dans le titre de ce volume, la question principale et la préserver autant que possible de toutes les questions étrangères. Quoi qu'on puisse dire ou omettre, ou dire imparfaitement sur ces autres questions qui peuvent se rencontrer sur notre chemin, ne laissons pas notre attention s'éloigner de la question principale: **Tirons-nous notre immortalité de nos parents, par notre naissance naturelle, ou de Christ, par une naissance nouvelle, spirituelle?**

Nous ne nous fondons point, dans la décision de cette question, sur la science, la philosophie ou la raison, mais sur l'enseignement de la révélation divine. Au fait, nous n'essayons point de formuler aucun système théologique dans ses vraies proportions. Cette question a bien certainement d'importantes relations avec la plupart, si ce n'est toutes les autres doctrines du système évangélique, et nous n'hésiterons pas à parler de cette relation partout où nous le pourrons, sans nous laisser entraîner trop loin de notre principal but, et pourtant nous sommes assurés que notre manière de voir est en parfaite harmonie avec tout le système de la vérité évangélique; mais notre but n'est pas de la présenter dans toutes ses relations avec les autres doctrines. Ceci peut difficilement être l'œuvre d'un homme, même d'une génération. C'est plutôt l'œuvre d'un grand nombre d'intelligences et de langues, d'années d'études attentives, de critiques et de corrections mutuelles.

Nous n'avons point la vanité de supposer qu'on ne puisse trouver des imperfections dans notre manière de concevoir et d'exposer certains points, et que rien n'aura besoin d'être modifié ou corrigé par d'autres intelligences, ni d'échapper aux critiques de lecteurs bienveillants et d'autant moins à celles de lecteurs malveillants. Mais nous avons la conscience d'agir avec loyauté en présence de notre divin Maître, d'être déterminé à traiter sa parole avec droiture, non comme critique, mais comme disciple. Nous sommes aussi parfaitement sûr, quelque obscures que puissent nous paraître plusieurs choses, que nous n'apercevons que «comme dans un miroir», que cette grande vérité pervertie par la philosophie et ensevelie dans la poussière des âges par la scolastique et la tradition, et dont l'esprit du peuple a été détourné par les séductions de l'adversaire et d'une fausse éducation—que cette vérité que nous avons entrepris de découvrir et de présenter avec toute la capacité et la force qui nous seront données, est la doctrine de la Parole de Dieu, la vérité même dont les Saints furent autrefois rendus dépositaires.

Afin qu'aucune personne sincère ne puisse se tromper sur notre thèse et qu'aucun critique malveillant n'ait l'occasion de l'exposer inexactement, nous voulons de nouveau l'énoncer, comme nous l'avons fait et comme nous le ferons encore, dans les paroles mêmes de l'Inspiration et en caractères visibles:

«*Et voici quel est ce témoignage: c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Qui a le Fils a la vie; qui n'a point le Fils de Dieu n'a point la vie.*»

LE VRAI SABBAT EMBRASSÉ ET OBSERVÉ.

PAR M. S. DAVISON PASTEUR.

PREMIÈRES INCLINATIONS.

MES parents, et presque tous les membres de ma famille étant membres d'églises baptistes, ou attachés à cette dénomination—et en étant moi-même membre depuis vingt-cinq ans et pendant plus de la moitié de ce temps ministre accrédité parmi eux—toutes mes préférences et mes inclinations me portaient à les regarder comme les églises du Seigneur Jésus-Christ. S'il y avait une doctrine particulière des Baptistes que j'estimasse par-dessus tout, c'était celle-ci: «Nous croyons que les Ecritures de l'Ancien et du

Nouveau Testamment ont été données par l'inspiration de Dieu et sont une règle parfaite de foi et de pratique.» Je pouvais dire avec le psalmiste: «Mon cœur a été effrayé à cause de ta parole; car tu as rendu ton nom grand et admirable par-dessus tout autre en accomplissant ta parole.» Ps. 119: 161; 138:2.

Je croyais fermement que s'il y avait sur la terre des chrétiens qui avaient gardé la foi primitive depuis le temps des apôtres et qui n'avaient jamais pactisé avec les erreurs de l'église de Rome dans sa conduite idolâtre et adultère, ces gens étaient bien les Baptistes. S'il y avait, dans ma vie religieuse, quelque chose dont je me glorifiasse, c'était à la pensée que jamais je n'avais été trompé par les agissements de ce mystère d'iniquité. J'avais le sentiment que les Baptistes avaient des erreurs parmi eux, mais je les regardais comme les erreurs de notre faillible nature, et non comme des renîments de la doctrine et de la loi constitutionnelle des saintes Ecritures; en effet, quelques-uns avaient été induits—par leurs imprudentes et intimes relations avec nos frères Pédobaptistes, et dès lors, par leur entremise, quoique indirectement—à sentir l'effet de cette grande apostasie qui était prédite comme devant venir et séduire toutes les nations. Avec ces sentiments, j'étais ardemment et sincèrement attaché à cette église comme étant celle de toutes les églises de la terre qui était la plus fidèle à l'Ecriture. Je ne doutais point que je ne demeurasse uni aux Baptistes en cette vie, en la mort et dans la vie éternelle.

RECHERCHE D'UN CHRISTIANISME SCRIPTURAIRE.

Malgré mes premières inclinations et mes sympathies, j'avais toujours désiré, dès le temps de ma conversion, d'être un chrétien selon les Ecritures; et depuis que je dus prêcher aux autres, j'éprouvai toujours plus profondément le sentiment de l'obligation où j'étais de connaître et d'enseigner droitement le conseil de Dieu. Les paroles du Seigneur à ses disciples: «Ne nommez personne maître, n'appelez personne votre père», ont pesé depuis des années avec une telle force sur mon esprit que j'ai crupuleusement refusé de me dire Calviniste, Arminien ou de me rattacher à aucun autre nom humain. Quoique j'aie mes préférences sur les ouvrages, la conduite et les sentiments des grands hommes et des hommes pieux, la Bible seule est mon crédo.

PREMIERS SENTIMENTS SUR LE JOUR DU REPOS.

Mes premiers sentiments à l'égard du jour du repos se formèrent sur le modèle de la croyance puritaine. Enfant, j'étudiai les catéchismes de Sutcliff et de Watts qui enseignent tous deux que les dix commandements sont une règle de vie pour les chrétiens, et on m'enseigna par tradition que le Sabbat avait été transporté du septième au premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection de Christ; et je croyais sincèrement que c'était confirmé par les divers passages relatifs au premier jour, contenus dans le Nouveau Testament.

TROUBLES A L'ÉGARD DU SABBAT.

Il y a sept ans que je fus, pour la première fois, troublé à propos du Sabbat, alors qu'un frère m'envoya un traité intitulé l'*Investigateur*. Je le lus avec un vif intérêt, et je fus très-embarrassé lorsque je voulus essayer, à mesure que j'avançais dans ma lecture, de justifier mes propres convictions. J'en vins alors à souhaiter qu'on eût dit quelque chose de plus explicite au sujet du changement du jour que ce que je pouvais trouver dans le Nouveau Testament. Ne doutant pourtant point que ce ne fût un changement divin, je me tranquillisai plutôt que je ne persuadai mon esprit avec ce que je supposais exister sur ce sujet, savoir des preuves abondantes de l'exemple apostolique; je fis la remarque que si nos frères pédobaptistes pouvaient tirer des Ecritures, pour prouver le baptême des enfants, des exemples aussi clairs que nous n'en pouvons produire sur l'observation du premier jour de la semaine comme Sabbat, je pourrais admettre sa validité. Quoique, à l'heure qu'il est, je n'oserais plus parler ainsi, cela me suffit alors pour tranquilliser mon esprit. Je ne m'occupai plus de ce sujet jusque vers le milieu de l'été de 1843. A cette époque, comme plusieurs personnes de ma connaissance n'observaient pas le jour du Seigneur comme je pensais qu'il devait l'être, je résolus de prêcher un sermon sur ce sujet et je me mis à le préparer. Je venais d'acheter l'Histoire de la religion de l'Eglise chrétienne pendant les trois premiers siècles par Néander. Je lus ce livre avec beaucoup de plaisir comme l'œuvre d'un historien capable et droit, traitant philosophiquement des événements et des circonstances sociales qui contribuèrent à caractériser les premiers âges de l'histoire de l'Eglise.

Dans la partie traitant du culte et des fêtes des chrétiens, je fus surpris de trouver le passage suivant: «L'opposition au judaisme *introduisit de très-bonne heure l'observation particulière du premier jour de la semaine, à la place du Sabbat.* La fête du premier jour, comme toutes les autres fêtes ne fut jamais qu'une ordonnance humaine; et il était bien loin des intentions des apôtres d'établir à cet égard un commandement divin—bien loin d'eux et de la primitive Eglise des apôtres, était la pensée de transporter les lois du Sabbat au premier jour de la semaine. Peut-être que vers la fin du second siècle une fausse application de cette sorte avait commencé à prendre cours; car des hommes de cette époque paraissaient considérer le travail du premier jour comme un péché.»

Je fus d'autant plus surpris que je m'aperçus que Néander n'était pas un observateur du Sabbat. Il a les principes de l'église épiscopale, reconnaissant le droit que s'arroge la soi-disant église apostolique ou catholique de changer ou de prescrire les rites du culte chrétien, ce qui est, comme on le sait, le principe fondamental de toutes les pratiques papales, puséyites et pédobaptistes. Je vis assez clairement que, si Néander avait raison, je n'avais pas de meilleure raison pour observer le premier jour que les hiérarchistes n'en ont pour observer leur Pâque, l'Ascension et Noël, fêtes que j'avais toujours répudiées, ou que n'ont les Pédobatistes pour l'aspersion des enfants.

Je résolus donc de faire de ce sujet

UN EXAMEN APPROFONDI.

Je commençai par lire les auteurs profanes, et je lus successivement Fuller, Buck, Doddridge, Paley, Wilson, Hunphrey, Nevins, Kingsbury, Phelps, Whateley et d'autres; je fus étonné de voir que chacun d'eux admettait qu'il n'y avait point de commandement précis, de précepte ou de passage des Ecritures autorisant le changement du Sabbat, du septième au premier jour de la semaine. Tous essayaient de soutenir cette pratique par des déductions d'événements particuliers et des raisonnements analogues. N'ayant pas une vénération assez grande pour m'incliner devant leurs grands noms et leurs subtils raisonnements, je fus comme abandonné sur un rivage solitaire, sans pilote ni boussole, n'ayant d'autre guide que la carte véridique de la Révélation. Comme j'avais souvent fait vœu dans mon cœur au Seigneur d'être un chrétien de la Bible, en tant que je pourrais découvrir la signification de la Parole divine ou connaître la volonté révélée de Dieu, et que j'avais plus d'une fois dit à mes frères pédobaptistes que j'abandonnerais tout pour l'amour de la vérité, si je pouvais découvrir que j'étais dans l'erreur, je fus dans une grande perplexité, car *j'avais découvert un grand fait:* Le sabbat avait été changé. La plus grande partie du monde, les chrétiens les plus estimables observent leur Sabbat hebdomadaire au premier jour de la semaine! Peuvent-ils tous avoir tort? Je conversai avec quelques-uns et je vis qu'ils étaient encore plus inconséquents dans leurs raisonnements que les auteurs que j'avais lus. Pendant un certain temps, pour sanctionner le changement du Sabbat, j'adoptai ce que l'on pourrait proprement appeler le raisonnement ecclésiastique. On pourrait l'exprimer en ces termes: Le fait existe, et nous trouvons dans le Nouveau Testament des choses qui nous paraissent semblables, de sorte que nous concluons qu'elles sont identiques, quoique nous ne puissions trouver des exemples de changement. Et de plus, nous trouvons quelques cas mentionnés dans le Nouveau Testamment qui paraissent être en rapport avec ce changement et qui semblent fournir les raisons de ce fait; ainsi nous pensons qu'on peut les regarder comme des preuves satisfaisantes du changement existant à propos du temps.

Mais ma confiance s'évanouit bientôt devant la découverte d'*un autre grand fait*, savoir: que le premier jour ne fut pas honoré comme Sabbat durant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne; et que, lorsqu'il commença à être observé, ce ne fut point à cause des considérations que l'on allègue maintenant, mais à cause de ce qui me paraissait être une raison coupable: par simple haine des Juifs. Je recommençai donc

UN EXAMEN COMPLET DU NOUVEAU TESTAMENT.

Mais plus je le lisais attentivement avec cet objet en vue, de découvrir la pensée de Christ au sujet du Sabbat, plus je reconnaissais qu'elle était contre moi. Je vis que Christ et les apôtres commandaient d'observer comme étant sainte, juste et bonne, cette loi qui dit:

«Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier... le septième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu.» Je vis aussi que Christ a dit: «Le Sabbat a été fait pour l'homme et non pas l'homme pour le Sabbat. Ainsi le Fils de l'homme est maître même du Sabbat.» Marc 2:27, 28. Il l'incorpore ainsi pleinement dans les lois de son royaume. Luc dit aussi, plusieurs années après la résurrection, écrivant le récit de cet événement dans son Evangile: «Les femmes se reposèrent le jour du Sabbat, selon le commandement,» le reconnaissant ainsi, j'en étais et j'en suis convaincu, comme un commandement encore en vigueur.

LA RÉSURRECTION DE CHRIST.

La résurrection de Christ étant regardée comme le grand événement qui exigea le changement en question, je considérai soigneusement la chose; mais je ne trouvai nulle part que les écrivains du Nouveau-Testament en parlassent comme le font les thé-

ologiens des temps modernes. Le seul exemple qu'il me fut possible de trouver de sa célébration par les apôtres, fut dans l'ordonnance du baptême, en ces paroles: «Car si nous avons été faits une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection.» Rom. 6 : 5. Et encore: «Que feront ceux qui sont baptisés pour [la résurrection des] morts, si absolument les morts ne ressuscitent point?» 1 Cor. 15 : 29. J'en conclus qu'il ne pouvait pas y avoir deux manières apostoliques de la célébrer et que, par conséquent, je devais trouver quelque autre raison pour justifier le changement en question. *(A suivre.)*

LA CONVERSION BIBLIQUE.

PAR M. D.-T BOURDEAU, PASTEUR.

PREMIER ARTICLE.

«AMENDEZ-VOUS donc et vous convertissez, afin que vos péchés soient effacés, quand les temps du rafraîchissement seront venus de la part du Seigneur, et qu'il aura envoyé Jésus-Christ [et il enverra Jésus-Christ.» Trad. angl.]. Actes 3 : 19.

SENS DU MOT CONVERSION.

Le mot conversion signifie premièrement l'acte de tourner. Il dénote aussi un changement. L'acte de tourner implique un changement, que nous l'envisagions dans son sens littéral ou spirituel.

La conversion biblique est l'acte de se détourner du péché et de marcher dans la voie de la justice. C'est un changement du péché à la sainteté, «un changement radical du caractère», qui devrait intéresser tous les enfants d'Adam. «Tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu» (Rom. 3 : 22), et tous ont besoin d'être convertis pour glorifier Dieu et pour jouir du vrai bonheur dans cette vie, éviter le sort qui attend les pécheurs et obtenir finalement une place dans le royaume de Dieu.

COMMENT LA CONVERSION S'OPÈRE.

La conversion s'opère par «la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ.» Act. 20 : 21 ; 3 : 19 ; Marc 1 : 14, 15 ; Luc 13 : 1–5 ; Jean 3 : 3, 14–18. En tant qu'il s'agit du devoir de l'homme, la repentance et la foi ont été les grands moyens de conversion depuis l'établissement du plan du salut. La repentance est nécessaire parce que les hommes ont péché. Elle consiste à être convaincu de péché, à en être attristé, à le confesser, à le haïr et à y renoncer.

Tout ceci est nécessaire pour constituer la vraie repentance. Quoique la conviction du péché soit indispensable, cependant elle n'est pas suffisante. Des millions de personnes ont été convaincues de péché dans le passé qui ne se sont jamais vraiment repenties, et qui seront perdues à la fin; et les masses auront de fortes convictions quand elles verront Christ venant dans les nuées du ciel avec puissance et grande gloire; mais il sera trop tard alors pour se repentir à salut. Apoc. 6 : 14–17 ; 16 : 8, 11, 21, 22 ; Amos 8 : 11–13 ; Prov. 1 : 24–31.

On peut avoir de puissantes convictions à cause de ses péchés et perdre ces convictions en négligeant de cultiver une tristesse (pour ses péchés) qui est selon Dieu, et en négligeant de confesser ses péchés. Paul parle ainsi de la tristesse qui est selon Dieu: «Car la tristesse qui est selon Dieu produit une repentance qui conduit au salut, et dont on ne se repent jamais; au lieu que la tristesse du monde produit la mort. En effet, cette tristesse que vous avez eue selon Dieu, quel empressement n'a-t-elle pas produit en vous! quelles excuses! quelle indignation! quelle crainte! quel désir! quel zèle! quelle punition! Vous avez montré à tous égards que vous étiez purs dans cette affaire.» 2 Cor. 7 : 10, 11.

A l'égard de la confession du péché, la sainte Ecriture dit: «Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point; mais celui qui les confesse et qui les délaisse, obtiendra miséricorde.» Prov. 28 : 13. Encore: «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité.» 1 Jean 1 : 9.

On peut confesser ses péchés et ne pas compléter l'œuvre de la repentance, en négligeant de les haïr et de les abandonner. C'est en cessant de faire le mal et en apprenant à faire le bien (Esa. 1 : 16, 17), ou en nous séparant de nos péchés par la pratique de la justice (Dan. 4 : 27), que nous donnons une preuve incontestable d'une repentance vraie et profonde. Lisez Luc 3 : 7–14 ; 11 : 32 ; Jonas 3.

Mais il est aussi impossible de faire cela par nos propres forces,—accablés que nous sommes par le fardeau de notre culpabilité et enchaînés par la puissance du péché—qu'il le serait d'arrêter le soleil dans sa course, ou de tarir les eaux abondantes et majestueuses du St.-Laurent. C'est pourquoi il est nécessaire d'exercer la foi en Christ.

Par cette foi, nous acceptons Christ et nous nous appuyons sur lui, l'embrassant comme un Sauveur parfait: comme un sacrifice divin, sans tache, souffrant et mourant pour nous; comme notre Substitut qui «a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités», et par la meurtrissure duquel nous avons la guérison (Esa. 53 : 4, 5). Il est notre Avocat, il présente les mérites de son précieux sang versé sur le Calvaire, et notre repentance et notre foi à son Père, afin que nous obtenions le pardon et la justification; que nos cœurs charnels et rebelles et nos natures perverses soient tellement changés que nous aimions et pratiquions la justice; et que nous recevions l'Esprit d'adoption comme preuve que nous sommes en paix avec Dieu, que nous sommes reçus dans sa famille royale. Et si nous demeurons fidèles et obéissants, nous jouirons enfin du don de la vie éternelle dans son royaume. 1 Jean 2 : 1 ; 1 Tim. 2 : 5 ; Jean 14 : 16 ; Mat. 19 : 17 ; Rom. 8 : 15–17 ; Eph. 1 : 13, 14.

Par cette foi convertissante et salutaire, nous l'acceptons comme Celui qui doit venir une seconde fois pour compléter l'œuvre du salut en ressuscitant ceux qui meurent au Seigneur, pour changer les justes qui seront alors en vie, en leur donnant leur récompense finale comme conséquence de leur conversion. Tous ceux qui sont réellement convertis croient à la seconde venue de Christ, aiment cette venue et la hâtent par leurs désirs. 2 Tim. 4 : 8 ; 2 Pierre 3 : 12 ; Héb. 9 : 28 ; Esa. 25 : 9 ; 1 Thess. 4 : 13–28 ; Act. 3 : 19.

Cette foi en Christ qui est salutaire et convertissante est une foi vivante et efficace. Si nous la possédons, nous le montrerons par nos œuvres. Jacq. 2 : 17, 18. Nous coopérerons avec Dieu, Christ et le St.-Esprit, dans l'œuvre de la conversion. Nous offrirons des prières instantes en harmonie avec les intercessions de notre divin Avocat. Nous confesserons Christ et confesserons nos péchés. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détourner de nos péchés, profitant de tous les moyens de grâce que Dieu nous accorde.

St.-Paul, vraiment converti, eut recours à la prière. Act. 9 : 11. C'est lorsque le péager «se frappait la poitrine en disant: O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur,» qu'il «s'en retourna justifié dans sa maison.» Luc 18 : 13, 14. Il nous faut demander; alors nous pourrons nous attendre à recevoir l'assistance de Dieu dans la conversion. Dieu donne son St.-Esprit à ceux qui le lui demandent (Mat. 7 : 7–11); et il en est ainsi de tous les dons que Dieu accorde dans la conversion.

S'il est vrai que du cœur on croit à justice, il est également vrai que de la bouche on fait confession à salut. Rom. 10 : 10. Tous ceux qui ont fait une bonne expérience dans la conversion peuvent dire: J'ai trouvé du soulagement et l'aide de l'Esprit dans la prière, en confessant mes péchés, en confessant Christ, en un mot, dans l'accomplissement de tous les devoirs qui sont renfermés dans la conversion.

«Que veux-tu que je fasse?» tel est le langage de tous ceux qui croient sincèrement, qui sont animés d'une vraie repentance, et ont le profond sentiment du grand sacrifice qui a été fait pour sauver l'homme; et Dieu ne répond jamais à cette question en disant: «Ne fais rien: J'ai tout fait et tu n'as qu'à être passif et à recevoir». Mais il exige invariablement que l'homme agisse, et il ne dit nulle part que ces actions méritent les bénédictions que l'on désire; mais qu'elles sont des conditions à remplir, afin que ces bénédictions soient accordées comme une faveur non méritée. Act. 9 : 6 ; 2 : 37, 38, etc.

Ceux qui possèdent la repentance et la foi qu'exige la Bible, ne manqueront pas d'être convertis. Ils seront remplis d'une vraie humilité et auront la disposition d'obéir à Dieu en toutes choses. Ils feront attention à leurs devoirs moraux, et ne seront point indifférents aux emblèmes que Christ nous a ordonné de célébrer pour montrer que nous nous sommes repentis et que nous avons cru, ce qui exerce notre foi et la fortifie. Ils nous encouragent à nous repentir quand nous avons péché par faiblesse, étant devenus enfants de Dieu, et nous aident à perfectionner nos caractères en faisant des efforts pour suivre l'exemple que Christ nous a laissé.

Tempérance

ET je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35 : 5, 6.

L'OMBRE DE LA PIERRE MAUDITE.

PAR M. FRÉDÉRIC WAGSTAFF, PASTEUR.

IL circule bien des anecdotes, plus ou moins authentiques sur le compte de Wolsey, le fameux cardinal dont le pouvoir eut une si grande influence sur les destinées de l'Angleterre. L'une des moins connues—qui n'est pourtant pas la moins intéressante—est celle que l'on raconte de lui dans une époque de sa vie bien antérieure au moment où il fut chargé des dignités ecclésiastiques et politiques qui l'ont rendu célèbre.

Dans son jeune âge, Wolsey dut gagner sa vie comme précepteur, et on dit qu'il exerça ces fonctions assez longtemps à Morton Court, près Malvern. A cette époque, on ne faisait pas grand cas de l'instruction, même chez les familles nobles qui estimaient moins les précepteurs de leurs fils que les domestiques qui servaient à leur luxe et grossissaient leurs suites. C'est pourquoi le jeune

Wolsey, une fois ses devoirs immédiats remplis, était libre d'employer son temps à sa guise. En été, il employait une bonne partie de ses loisirs dans les champs, roulant de nombreuses pensées dans son actif cerveau, ou se plongeant dans la lecture de quelque livre favori. Un jour qu'il avait été ainsi absorbé dans la lecture, se sentant fatigué, il s'assit sur un banc rustique du jardin et tomba bientôt endormi. Il ne sut pas combien de temps il demeura ainsi; mais à la fin il se réveilla avec un tressaillement et un étrange sentiment de froid, comparé avec la chaleur qu'il éprouvait auparavant. Il s'aperçut bientôt de la cause de ce changement. Le soleil, poursuivant sa course régulière, s'était caché derrière un gros rocher connu sous le nom de «Pierre Maudite», et c'était son ombre qui, se projetant sur lui, l'avait fait frissonner. L'incident, en lui-même, était assez simple; mais sans le vouloir, Wolsey se rappela une tradition qu'il avait souvent entendu répéter depuis qu'il était venu à Morton Court; c'était plutôt l'expression d'une croyance superstitieuse à laquelle il ne put s'empêcher de croire. Cette superstition populaire consistait à croire que celui sur qui tombait «l'ombre néfaste de la Pierre Maudite», était *voué au malheur*.

On dit que bien des années après, Wolsey rappelait cet incident de sa jeunesse et que, même aux plus beaux jours de sa prospérité, lorsqu'il paraissait avoir atteint au faîte de l'ambition et ne connaissait aucun rival à sa puissance dans tout le royaume, à l'exception du roi lui-même, un frémissement passait sur tout son corps et des pressentiments de malheurs à venir jetaient une ombre sur son esprit.

Quelque vérité qu'il y ait dans la légende que nous avons rappelée, il ne nous est pas possible d'oublier une ombre qui jette son influence néfaste sur des milliers de personnes; et sous laquelle, même en ce moment, des milliers d'hommes sont comme «voués au malheur.» Nous voulons parler de la puissance d'une mauvaise habitude et tout particulièrement de l'habitude de se laisser aller à l'usage des boissons enivrantes qui entraîne la ruine du corps et de l'âme de tous ceux qui s'y adonnent.

Voici un homme qui a commencé la vie avec toutes les apparences de pouvoir atteindre une heureuse vieillesse. Ayant hérité de ses aïeux une forte constitution, une jeunesse pleine de santé a développé en lui un homme vigoureux. Pourtant vous le voyez, dans l'âge que l'on peut appeler, à juste titre, la fleur de l'âge, déjà maladif, caduc, décrépit. Quoique comparativement jeune, il a le tremblement et la faiblesse de la vieillesse; et si la tombe se ferme sur lui, on dira qu'il n'a vécu que la moitié de sa vie. Or il n'y a rien ici de mystérieux. Même ceux qui marchent lentement, mais sûrement dans le même sentier, en reconnaissent la cause. Au milieu des clartés du matin, il s'est couché dans un endroit où l'«ombre de la Pierre Maudite» devait tomber sur lui, et dès ce moment, il porta un sort. Il se laissa aller aux boissons enivrantes et les conséquences en furent la maladie, la caducité et la mort.

Chez un autre, nous voyons l'influence malfaisante de cette même puissance fatale agir sur le caractère. Fils de parents respectés et honorés, le jeune homme s'en va dans le monde avec toutes les perspectives du succès. Son père ne peut lui remettre une fortune, mais il a fait mieux, il lui a donné un métier et a fait son possible pour l'élever dans la vertu et l'intégrité. D'abord la réputation de son père lui est une recommandation, et bientôt il a gagné par lui-même la confiance générale. Quelle que soit sa vocation ou son emploi, il a le nom de «faire son devoir», et le cœur du père est plein d'un légitime orgueil lorsque, dans son humble maison de campagne, il entend parler des progrès de son fils à la ville.

Mais qu'est-ce qui détruit la joie du père, oppresse son cœur d'un poids écrasant, le courbe avant l'âge, et fait descendre ses cheveux blancs avec douleur au sépulcre? C'est simplement le récit de la ruine de son fils, de sa disgrâce, de sa punition, qui a couché le vieillard dans la tombe. Cédant aux tentations d'une société de la ville qu'il fréquentait, il prit le goût de la boisson et de tout ce qui s'ensuit: «l'ombre de la Pierre Maudite» était tombée sur lui, son sort avait été décidé.

Voici une demeure gaie et heureuse, comme un paradis terrestre. Jour après jour, on y entend les voix joyeuses de jeunes garçons et de jeunes filles qui aiment leur mère et sont, avec raison, fiers de leur père. Aucun élément de confort ne parait manquer à cette demeure, et elle possède tout ce qui est essentiel au bien-être matériel. On s'y accorde tout ce que peut procurer la fortune, et on y jouit de tout ce que l'affection peut imaginer. La famille semble être inondée dans les rayons bienfaisants de la prospérité et du bonheur. Mais, des yeux observateurs découvrent bientôt les faibles indications d'un changement. Il se peut que personne ne sache d'abord de quelle nature est ce changement et encore moins quelle en est la cause. Cependant il existe, et un jour ou l'autre le secret est découvert. Parfois, c'est sous la forme de dettes et de banqueroute qu'il se découvre; d'autres fois il vient au jour sous la forme de tristes scandales domestiques ou d'une douloureuse tragédie de famille. Quoi qu'il en soit, quand les choses en sont arrivées à ce point, chacun s'accorde à reconnaître que c'est la boisson qui a amené tout ce mal. «L'ombre de la Pierre Maudite» est tombée sur cette demeure, et dès ce moment, le sort en a été jeté.

Est-il nécessaire de poursuivre ce sujet? Faut-il ajouter d'autres tableaux à ceux que nous venons de présenter? On pourrait dépeindre un nombre infini de pareilles scènes. Nous n'avons pas besoin d'aller longtemps à la recherche. L'Eglise même nous fournirait des exemples où cette *ombre* s'est étendue sur le pasteur et le troupeau. Dans les salles de justice, nous la verrions couvrir les coupables assis devant la barre, et le juge qui préside. La médecine, la science, la littérature, l'art, la musique, toutes seraient représentées dans le panorama. On verrait que l'éducation, le rang et la richesse ne sauvent pas de son influence, mais que cette même ombre glaciale et funeste a perdu également les habitants des palais et ceux des chaumières, les nobles aussi bien que les paysans, les capitalistes qui emploient des milliers de bras et l'homme pauvre qui vit au jour le jour. Ni l'âge, ni le sexe n'en exceptent point; car nous verrions l'enfant maudit dans son berceau et la dame délicate et instruite, dégradée comme ses malheureuses sœurs qui hantent les rues; et tout cela par la boisson!

Ce n'est que lorsqu'on y réfléchit sérieusement que l'on peut bien comprendre *l'universalité* de ce fléau. Lorsque, au milieu de nos affaires, nous sommes témoins de quelques unes de ses plus navrantes manifestations, l'impression en est trop superficielle pour rester longtemps. Et ce qu'on en peut voir, même avec des yeux attentifs, n'est pas la dixième partie des misères, des maux et des péchés qui naissent de l'habitude de boire des liqueurs enivrantes. S'il était possible à un œil humain de contempler en une fois tout ce que l'œil de Dieu voit continuellement, il serait impossible de survivre à ce spectacle. De tous côtés on entend monter aux oreilles de Dieu en une éternelle clameur les cris incessants du malheur et de la souffrance sortant de cœurs humains par cette source intarissable de toutes sortes de maux: L'Exécrable Ombre Noire.

C'EST UN PÉCHÉ.

1. C'est un péché que commet l'homme de défigurer son corps, de nuire à sa santé, d'affaiblir son intelligence et d'abréger sa vie en prenant des liqueurs enivrantes.

2. C'est un péché de négliger sa famille, de punir sa femme et ses enfants et de plonger les siens dans l'indigence en buvant des liqueurs fortes.

3. C'est un péché de se joindre aux personnes qui fréquentent les auberges, où la boisson fait naître les disputes, les jurements et les querelles.

4. C'est un péché de donner un mauvais exemple à ses enfants en s'enivrant en partie ou entièrement, ce qui peut les entraîner à boire eux-mêmes et à devenir ivrognes et méchants, et peut-être à finir leur vie en prison.

5. C'est un péché de favoriser de mauvaises habitudes en ayant affaire avec les liqueurs fortes et en négligeant par là la sobriété, la vertu, la religion et la charité.

6. C'est un péché de convertir en boissons empoisonnées autant de bon grain qu'il n'en faudrait pour nourrir tous les pauvres de l'Europe et c'est ce que vous encouragez en buvant des liqueurs enivrantes.

7. C'est un péché de lutter contre les avertissements de la conscience, et c'est ce qui est souvent fait en prenant des boissons enivrantes.

8. C'est un péché de boire des liqueurs qui remplissent nos maisons de charité de pauvres, nos prisons de malfaiteurs, et de fous nos maisons de santé.

9. C'est un péché d'employer votre argent à acheter la boisson des ivrognes au lieu de vous en servir à payer vos dettes, à aider à vos familles et à vous pourvoir pour les jours d'infirmité et de vieillesse.

Vous sentez déjà la punition de ces péchés maintenant, mais si vous ne vous repentez pas et si vous ne vous en détournez pas, quel terrible compte n'aurez-vous pas à rendre au dernier jour!

Il n'est rien de plus sûr pour vous, comme pour tout le monde, que l'abstinence totale.

UN MOT CONTRE LA TRANSUBSTANTIATION.

Le Révérend Edouard White de Londres nous écrit:

«Il est, contre la Présence Réelle dans le Sacrement, un argument que je n'ai pas vu dans votre journal. Le voici: Lorsque Christ dit de «faire cela» en mémoire de lui, —*jusqu'à ce qu'il vienne*— cela implique que sa présence personnelle et corporelle *n'y est point maintenant*.

«Comment un catholique-romain répliquerait-il à cela?»

Les personnes comblées des dons de la fortune sont comme les vaisseaux trop chargés, qui risquent de couler à fond.

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1883.

—: RÉDACTEURS :—

J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

L'OBÉISSANCE RENVOYÉE.

ETRE éclairé sur son devoir, avoir la conscience si bien éveillée qu'on est mal à l'aise de ne pas le remplir, et être pourtant entouré de conseillers portant le titre et le nom de chrétiens, vous engageant continuellement à renvoyer à plus tard, c'est là une des positions les plus difficiles pour une personne d'une fervente piété. Repousser de tels conseillers pour l'amour de la fidélité évangélique, tout en se conduisant envers eux avec bienveillance, ce n'est point chose facile. Pourtant, l'idée que nous renverrions d'obéir à Dieu, même pour un moment, en dépit de nos convictions, n'est point tolérable.

Supposons par exemple qu'un homme soit convaincu du devoir d'observer le Sabbat de la Bible—le Sabbat du septième jour. Dès ce moment, il est assailli par la suggestion de ses amis de ne point se hâter—de prendre le temps de considérer la chose au moins une année. Quelque plausible que soit un tel avis, nous le repoussons par un seul passage des Ecritures: «J'ai fait le compte de mes voies, et j'ai tourné mes pas vers tes témoignages. Je me suis hâté et je n'ai point différé de garder tes commandements.» Ps. 119 : 59, 60. Le psalmiste déclare ici qu'il a tourné ses pas vers l'obéissance, aussitôt que, pensant à ses voies il remarqua qu'il marchait de côté. Il n'hésita point; il ne renvoya point, pour aller consulter les sages de la nation; il n'examina point les écrits des rabbins et des docteurs, afin de voir s'il y avait quelque moyen d'éviter son devoir; il *se hâta* d'obéir. Mais de nos jours, aussitôt que la conscience d'une personne commence à être troublée quant à un devoir négligé, on lui conseille de prendre garde d'agir avec trop de précipitation. Il est vrai que nous ne voudrions pas souhaiter que l'on fût trop précipité; mais d'autre part, il est bon de considérer s'il ne peut pas arriver qu'il soit *trop tard.* On ne doit point jouer avec le sentiment du devoir. Celui qui fait violence à ses convictions sent qu'il désobéit à Dieu; et une telle désobéissance entraîne toujours à sa suite de funestes résultats. La voix de la conscience s'affaiblit et, si la désobéissance persiste, elle finit par se taire tout à fait. Elle peut continuer à reprendre quant à d'autres devoirs, mais elle ne reprend plus quant à ce devoir particulier qui a été l'objet d'une négligence volontaire. Comme conséquence nécessaire, l'âme souffre la perte de toutes les bénédictions que l'obéissance à ce devoir eût apportées.

Ce n'est pas tout. La conscience s'étant laissé corrompre une fois, est prête à céder à une autre tentation. Sa rigueur a été vaincue et elle ne garde plus l'âme dans cette sécurité parfaite, comme elle avait l'habitude de le faire. Elle est à l'âme ce que la pudeur est à la femme; de même que la femme ne peut se jouer de son sentiment de pudeur sans courir le risque de perdre la vertu, la conscience ne peut, dans aucun cas, être repoussée sans courir le risque de devenir «cautérisée.» Nous ne dirons pas que ce soit là le résultat dans tous les cas, mais nous pouvons dire qu'il y en a le plus grand danger. Par conséquent nous insistons sur ce fait que lorsque nous avons compris quel est notre devoir, nous ne devons pas hésiter à le pratiquer. Souvenons-nous que la colère de Dieu se déclare du ciel contre ceux qui «suppriment la vérité injustement.» Rom. 1 : 18.

Mais on avance souvent, pour excuser un délai dans l'accomplissement de son devoir, la possibilité de se tromper. Il peut y avoir quelque chose de vrai en cela; au moins, cela paraît plausible. Pourtant, d'une manière générale, cette objection est plus spécieuse que solide. En tout cas, il en est ainsi quant à ces choses qui sont l'objet d'un commandement direct et non équivoque. A l'égard du Sabbat, nous pouvons dire sans hésiter que cette objection respire la «sagesse qui est terrestre.»

En général, ceux qui avancent cette raison sont poussés par un motif de déférence pour la manière de voir de ceux qui ont acquis une grande habileté dans l'explication des Ecritures. Mais nous soutenons que, quelque douteux que puissent être les enseignements des Ecritures quant à des questions qui sont purement doctrinales et que, quelque obscur que puisse paraître le langage dans lequel les prophéties annoncent les événements à venir, nous soutenons, disons-nous, que pour ce qui concerne les devoirs ordinaires et pratiques de la vie, la Parole de Dieu est si claire qu'un enfant même ne peut s'y tromper. S'il en était autrement, elle ne satisferait pas aux besoins de l'humanité. Car comme chacun doit répondre pour lui-même, et aucun autre pour lui, il est nécessaire que chacun puisse reconnaître son devoir. Les gens qui ont peu de capacités intellectuelles doivent pouvoir décider la chose aussi bien que ceux qui sont plus intelligents, et les enfants aussi bien que les personnes adultes. C'est pourquoi le devoir doit être indiqué de la manière la plus simple. Et quelle simplicité n'y a-t-il pas dans ces paroles qui nous enseignent notre devoir d'observer le saint jour du Sabbat! «*Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier; . . . le septième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu.*» Qui pourrait ne pas les comprendre? Quel est le paysan illettré qui s'y méprendrait? Quel est l'enfant qui n'en saisirait pas le sens? Le commandement qui nous défend l'adoration des images n'est pas plus clair. Pourtant, lorsqu'un homme de sens commun est convaincu par ces paroles et qu'il pense y obéir, on lui dit aussitôt qu'il ne les comprend pas, qu'il ferait bien, avant de faire un pas décisif, de consulter quelque homme instruit, quelque rabbin mystique et profond, ou quelque docteur en théologie!

Et que disent les savants docteurs quand on les consulte? Mais, que le devoir des hommes est de sanctifier le premier jour de la semaine. Mais comment le prouvent-ils? Produisent-ils, tiré des Ecritures, quelque précepte clair et sans équivoque, comme le quatrième commandement? Pas le moins du monde. Ils ne peuvent rien présenter qui soit au niveau de l'intelligence d'un enfant. Tout ce qu'ils peuvent dire à ce sujet est absolument au-dessus de la portée des enfants et entièrement hors de la portée des ignorants. Ils parlent de la grandeur de la rédemption comparée à l'œuvre de la création; ils vous parlent de la rédemption comme ayant été achevée au premier jour de la semaine, par la résurrection de Christ d'entre les morts. Ils réunissent quelques propositions théologiques de ce genre et en tirent finalement la conclusion que le premier jour de la semaine est un jour saint. Mais l'homme ordinaire et simple s'y perd et l'enfant ne le comprend pas. Il est vrai qu'il n'ose presque pas supposer que des hommes instruits puissent se tromper; pourtant il est embarrassé, affreusement embarrassé, et il a peine à comprendre ce qu'ils disent. Cela n'est-il pas une preuve convaincante qu'il n'est rien d'un tel devoir dans le livre de Dieu?

Nous ne pouvons donc approuver la pensée qu'une personne doive, à l'égard du Sabbat ou à l'égard de tout autre ordre positif de Dieu, attendre d'avoir consulté ses amis, de savants docteurs et les écrits d'hommes faillibles, avant d'obéir. Si Dieu a parlé, «prenez garde de ne pas mépriser celui qui vous parle.» Nous ne pouvons croire que quelqu'un puisse commencer trop tôt à obéir à Dieu.

L'APPROCHE D'UNE CRISE TURQUE.

LE délai qui existe dans l'expulsion du Turc de l'Europe, comme dans la division et la distribution finales de son territoire européen n'est point dû à une vitalité inhérente au pouvoir turc, ou à quelque difficulté que les puissances aient lieu de craindre ensuite d'une résistance de sa part; mais simplement à la difficulté de s'entendre concernant la part de territoire qui reviendrait à chacune. Leur embarras les pousse à traîner la chose aussi longtemps que le moribond conserve encore un souffle de vie. Mais s'il lui arrivait de manquer tout à coup, cela changerait la face des choses et mettrait fin à tout retard; car après le décès d'un homme, ses affaires doivent être réglées.

L'état des choses en Turquie semble tendre rapidement à cette fin. Témoin ces paroles du *London News*: «Que nous le voulions ou non, l'empire Ottoman se meurt rapidement.»

Les anglais, qui ont des intérêts financiers en Turquie, doivent comprendre la situation mieux que tous les autres: nous citons d'un journal anglais les paroles suivantes concernant l'aspect des choses en Orient. Le *Guardian* de Chester, du 11 août 1883 dit:

«Les nouvelles de Turquie sont des plus sérieuses; on n'en connaît pas toute l'importance parce que les choses sont peu dé-

voilées. Mais il ne faut pas être doué d'une grande force intellectuelle pour comprendre qu'un Etat qui ne paie pas ses employés est dans de mauvaises conditions financières; et quand on songe que cet Etat est la Turquie et que ses employés sont les pachas de plusieurs districts, l'imagination peut bien vite se représenter les innombrables scènes de corruption et d'oppression dont doivent user ces gouverneurs sans argent. On dit, et c'est très-croyable, que la Porte a été obligée d'emprunter à des banquiers une somme d'argent suffisante pour payer à ses employés d'Etat un mois de leurs honoraires. Ils ont reçu la paie d'un mois en février; ils viennent d'en recevoir une seconde. Comme ces hommes doivent vivre, on comprend qu'ils sont obligés de recourir à ces moyens qui ont eu autrefois de si désastreux résultats pour la Turquie. Un voyageur qui a parcouru l'Asie-Mineure écrit que le dégoût et le désespoir remplissent tous les esprits, voire même ceux des plus hauts fonctionnaires; et on ne peut douter qu'il n'existe là un état de choses qui tente l'intervention de quelque puissance étrangère. Le seul point en litige est de savoir si cette intervention doit être amenée par une insurrection ou par une immixion gratuite; et à cet égard, il est bon de noter les troubles qui ont eu lieu en Albanie.

«Un écrivain bien informé va jusqu'à dire —et tout fait supposer la chose comme probable—que la Russie est sur le point de réclamer les réformes promises en Arménie et que, comme le Sultan est incapable d'accomplir des réformes, le Czar franchira les frontières d'Arménie avec une armée de cent mille hommes pour demander par l'épée ce que les Arminiens eux-mêmes désirent, prêts à se joindre aux Moscovites dans l'accomplissement de leur dessein. Or il faut observer que le traité de Chypre oblige l'Angleterre à maintenir l'intégrité de l'Arménie. On dit aussi que l'on va réclamer l'indépendance de Constantinople et de Scutari; que la Bulgarie s'alliera à la Roumanie et à la Roumélie pour refuser en commun de reconnaître la souveraineté du Sultan; que le Bosphore sera libre; que l'Autriche prendra Salonique et l'Albanie; et qu'un congrès international sera proposé par l'Autriche et la Russie. Voilà ce que l'on prédit. Nous n'avons pas à chercher jusqu'à quel point ces choses se réaliseront; mais que les événements se précipitent vers leur fin en Orient est un fait indéniable. Il est plus que douteux que les choses se prolongent jusqu'à l'époque où des hommes capables, arrivant au pouvoir, réussissent à payer les intérêts que la Turquie doit aux Anglais. La Russie ne restera pas oisive tandis que l'Angleterre s'annexe tranquillement l'Egypte—et toute la politique anglaise tend vers ce but. Elle ne tolérera pas non plus sans compensation, que la France s'empare de Tunis et l'Autriche de la Bosnie. Le Czar compte bien être de la partie au décès du Turc, qu'il ait lieu de suite ou plus tard; et il ne pourra pas, à coup sûr, demeurer spectateur impassible à un partage des biens qui aurait lieu avant le décès.

«Au-delà de la Turquie, des développements remarquables s'accomplissent avec rapidité. Par l'établissement de chemins de fer et de canaux, la Russie achève un système de communications qui lui facilitera son transit avec l'Afghanistan; et le khan de Boukhara s'est engagé à permettre le passage des Russes à travers ses possessions en quelque temps et dans quelque but que ce soit, s'engageant même à leur fournir des bagages, des bêtes de somme et des provisions. Ce n'est pas un simple pèlerinage que le Shah de Perse fait à la Mecque. Une suite de 3,000 soldats à cheval, 2,000 cavaliers, deux batteries de campagne et quatre à cinq mille courtisans et domestiques, etc., est une démonstration bien plus imposante qu'on n'en ferait dans un simple but religieux. La distance de Téhéran à La Mecque est, dit-on, de 200 lieues; et c'est une chose bien singulière que l'on choisisse justement ce moment pour faire cette parade militaire près des frontières de l'Afghanistan. C'est aussi une chose significative que Lord Ripon ait été choisi comme vice-roi pour exécuter en Inde le programme Mid-Lothian. De grands dons annuels au gouverneur montrent que son Excellence est convaincue de la nécessité d'agir au-delà des frontières et qu'il y a de nouvelles tendances dans d'autres directions. On caresse l'idée d'étendre son influence dans le Beloutchistan, et on reprend le projet dont on s'était tant moqué, d'établir un chemin de fer dans le Candahar. Il semble réellement que le cabinet fait tranquillement des préparatifs pour l'éventualité de la chute soudaine et (bien entendu) désirée de l'empire turc.

«Si la Turquie, ajoute le journal anglais, est assignée a la Russie et à l'Autriche réunies, et que la Perse soit aussi abandonnée à la Russie, il n'est que sage de se préparer à toute éventualité, sur le Nil et dans l'Afghanistan. Mais pourquoi proclame-t-on si ostensiblement une occupation «temporaire» de l'Egypte? Permettra-t-on donc à la Russie de dominer sur l'Asie-Mineure?»

U. S.

NOTRE INFLUENCE.

Toute personne exerce une influence quelconque. Il en est qui ont une influence très-étendue, d'autres une influence limitée; mais chacun exerce une influence embrassant un cercle plus ou moins étendu. Ce que l'on peut observer particulièrement, c'est que chaque personne, dans son propre cercle, en renferme d'autres, sur lesquels elle exerce une force morale qu'aucune autre personne ne pourrait exercer. Au jour du Jugement, la chose sera examinée, pour savoir comment cette influence aura été exercée. Comment avez-vous amené à Christ ceux que vous auriez pu y conduire? sera-t-il demandé. Combien y en a-t-il qui pourront être ainsi examinés? Je crains qu'il n'y en ait que bien peu qui puissent soutenir cette épreuve. Si nous sommes fautifs, le moment est maintenant venu pour nous repentir et changer réellement de conduite. Pendant une année, nous pourrions, chacun de nous, amener au moins une âme à Christ. Pensez donc au résultat qu'il y aurait s'il n'y avait même que ceci d'accompli. Le nombre de ceux qui aiment l'apparition de Jésus et qui gardent ses commandements serait doublé!

Mais vous me demanderez comment nous pourrions faire cette œuvre. Je réponds que ce n'est pas tant par des débats, des discussions et des accusations. Ceci ne ferait que repousser. Notre première affaire doit être d'être convertis nous-mêmes. Notre Seigneur dit: «Laisse les morts ensevelir les morts.» Il n'envoya jamais des morts ressusciter des morts. Nous devons avoir le secours de l'Esprit de Dieu. Alors notre vie dans toutes choses, grandes et petites, dans notre famille et au-dehors, montrera que la vérité nous a rendus meilleurs. Pour rendre la vérité attrayante, nous devons l'orner. Orner la vérité ne consiste point à la revêtir d'un langage choisi et élégant, mais simplement à la pratiquer dans notre vie. La vie de l'homme qui aime Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même prêchera merveilleusement Christ quand même il serait pauvre, ignorant et d'une intelligence médiocre.

Mais il n'y a guère moyen de gagner les âmes à Christ par des discussions et des débats; nous pouvons infiniment mieux recommander notre Maître et sa vérité à nos semblables par un esprit de douceur. «Une parole dite à propos est comme une pomme d'or dans un panier d'argent,» dit l'Ecclésiaste. Nous devons aussi prier pour nos semblables; il en est quelques-uns tout particulièrement pour lesquels nous devons prier avec une grande ardeur. Nous devons aussi employer nos efforts personnels pour les amener aux assemblées où ils pourront entendre la Parole de Dieu. Et lorsque nous trouvons qu'il y en a qui ont besoin de secours nous devons nous servir de notre aide comme moyen de les amener à Christ. Finalement nous devons toujours avoir une provision de brochures et de traités religieux pour en donner de temps en temps selon que ceux auxquels nous les donnons sont capables de les lire. Si ceci est fait avec intelligence, ce sera un puissant moyen de faire du bien.

JÉSUS PLEURANT SUR JÉRUSALEM.

PAR MME. E. G. WHITE.

L'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, juste avant sa crucifixion, fut une faible représentation de sa venue dans les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire, au milieu du triomphe des anges et de l'allégresse des saints. Alors s'accompliront les paroles de Christ: «Car je vous dis que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.» Zacharie, dans une vision prophétique, vit le jour du triomphe final, lorsque Christ viendra dans sa gloire, ainsi que la condition des Juifs qui le rejetèrent à son premier avénement. «Et ils regarderont vers moi qu'ils auront percé; ils en feront le deuil, comme quand on fait le deuil d'un fils unique, et ils en seront en amertume comme quand on est en amertume pour la mort d'un premier-né.» Zach. 12 : 10.

Les larmes que Christ versait, lorsqu'il pleurait sur Jérusalem, il les versait à cause des péchés des hommes en général. La nation juive était un symbole des hommes de tous les âges qui méprisèrent les offres de la miséricorde divine. Ceux qui professent d'être les représentants de Christ sur la terre et qui vivent pourtant d'une manière qui le renie, peuvent lire leur propre condamnation dans les paroles par lesquelles Christ accuse les Juifs remplis de propre justice. Le Sauveur vint sur la terre apporter la lumière de la vérité, mais son conseil a toujours été rejeté et sa miséricorde méprisée par ceux qui ont laissé leur cœur ouvert à l'égoïsme, à l'amour de l'argent et à la gloire du monde.

Le péché de Jérusalem était de rejeter les grâces et les avertissements qui leur étaient offerts. De même qu'un tendre père a pitié d'un fils aimé mais égaré et rebelle, ainsi Jésus avait compassion de Jérusalem. Il lui avait envoyé des prophètes et des voyants avec des conseils, des avertissements, et, s'ils refusaient de délaisser leurs péchés, des menaces de jugement. Le sang des sacrifices avait coulé continuellement pendant des siècles, symbolisant le grand sacrifice

expiatoire du Fils de Dieu qui devait être offert pour le salut de l'homme. Mais quoique les sacrifices des bêtes eussent été abondants, ils ne pouvaient remplacer ni la vraie affliction produite par le sentiment du péché, ni l'obéissance à Dieu. Un cœur brisé et un esprit contrit auraient eu une bien plus grande valeur aux yeux de Dieu que la multitude des sacrifices sans la vraie repentance.

Jérusalem n'avait pas mis à profit les faveurs qui lui avaient été accordées; elle avait rejeté les avertissements des prophètes et tué les saints représentants de Dieu. Mais la génération que Jésus accusait n'était responsable des péchés de ses pères qu'en tant qu'ils suivaient leur mauvais train, se rendant ainsi responsables de la conduite pleine de haine et de vengeance qu'ils avaient montrée en persécutant les anciens messagers de Dieu. C'étaient les grâces et les avertissements présents que cette génération rejetait, qui les couvraient d'une culpabilité que le sang des bœufs et des boucs ne pouvait enlever. Orgueilleux, pleins d'un esprit de propre-justice et d'indépendance, ils s'étaient de plus en plus éloignés de Dieu, jusqu'à devenir de dociles sujets de Satan. La nation juive avait, pendant des siècles, forgé les fers avec lesquels cette génération se liait irrévocablement.

Les larmes de Christ expriment l'angoisse qu'il éprouvait de voir son peuple courir à une perte certaine. Il eût bien voulu briser le joug étranger sous lequel ils gémissaient; mais les Pharisiens, tout en se plaignant amèrement d'être humiliés et opprimés par une nation païenne, refusaient le seul secours qui pouvait les délivrer de la captivité et faire d'eux un peuple libre et heureux. La voix du Sauveur se faisait entendre depuis trois ans, invitant ceux qui étaient travaillés et chargés à aller à lui pour obtenir le repos. Il avait répandu ses bénédictions dans tous les lieux que ses pieds avaient foulés. Mais au lieu de répondre à son amour par leur reconnaissance ils avaient repoussé Christ et étaient sur le point de sceller leur propre condamnation, en le mettant à mort.

La Jérusalem terrestre représente une grande majorité des soi-disant chrétiens de nos jours. Le Sauveur nous a acquis ses bénédictions par le sacrifice infini de sa propre vie. C'est ici notre jour de grâces et de faveurs. Dans chaque âge du monde il a été donné aux hommes des jours de lumière et de faveurs, un temps d'épreuve pendant lequel ils ont pu se réconcilier avec Dieu; mais il y a une limite à sa grâce. La miséricorde peut être offerte pendant des années et être rejetée et méprisée; mais il vient un temps où elle fait son dernier appel. Cette douce voix qui gagne le cœur n'invite plus le pécheur, et les répréhensions et les avertissements cessent.

Ce jour était alors venu pour Jérusalem. Jésus, du sommet de la montagne des Oliviers, d'une voix brisée par les sanglots et les larmes, prononça son dernier appel à la nation qu'il avait élue. «Oh! si tu avais connu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui regardent ta paix!»—il demeure encore un reste du jour pendant lequel Jérusalem peut reconnaître son erreur, s'en repentir et retourner à Christ. Tandis que le soleil baissait graduellement à l'horizon, elle pouvait encore être sauvée. L'ange de miséricorde avait longtemps intercédé pour la ville impénitente; mais alors il allait descendre du trône de Dieu, tandis que les paroles de l'irrévocable justice étaient prononcées: «Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux.»

Les paroles de Christ, prononcées sur le mont des Oliviers, s'étendent jusqu'à notre époque. C'est à cause de notre impénitence que le Sauveur répandit des larmes. Il nous a fait connaître sa Parole, comme il le fit pour les Juifs. Il nous a fait reprendre, censurer, avertir, et nous avons connu l'amour compatissant du Sauveur. De même que les cours du temple étaient, aux jours de Christ, déshonorées par un trafic impie, de même le temple des cœurs où Christ devrait régner est souillé par l'égoïsme, l'amour du monde, la malice, l'envie et les passions charnelles. Le Sauveur envoie des messages pour avertir le pécheur du danger, et pour l'exhorter à la repentance; mais ses avertissements sont trop souvent reçus comme des fables. Beaucoup de gens, qui professent d'être pieux, sont comme les Pharisiens du temps de Jésus, dont le cœur n'était point sanctifié par l'Esprit de Dieu. Des milliers de gens rejettent la vérité parce qu'il y a une croix à porter qui ne s'accorde point avec leurs habitudes et les inclinations naturelles de leur cœur.

Les prophètes de Dieu n'obtinrent point la faveur de l'apostat Israël, parce qu'ils découvraient leurs péchés cachés. Achab regardait Elie comme son ennemi, parce que le prophète révélait fidèlement les péchés secrets du monarque. De même aujourd'hui, les serviteurs de Christ qui réprouvent le péché, rencontrent la haine et la moquerie. La Bible, la religion de Christ, s'opposent à ce grand courant d'impuretés morales, dont la société actuelle est infectée.

Les préjugés sont encore plus enracinés dans les cœurs qu'à l'époque de Christ. Les hommes, poussés par Satan, élèvent des doutes quant à la vérité de la Parole de Dieu, et se fient à leur propre raison. Ils préfèrent, au péril de leurs âmes, les ténèbres à la lumière; car Dieu ne veut point repousser toutes les objections que l'esprit charnel veut bien soulever contre sa vérité. Les mystères de la Parole de Dieu demeurent tels pour ceux qui refusent d'accepter les précieux rayons de lumière qui illuminent leur obscurité. L'Amour divin répand des larmes de douleur sur les hommes créés à l'image de Dieu qui ne veulent point accepter son amour, ni recevoir l'empreinte de sa divine image.

Christ, du haut de la montagne des Oliviers, contemple le monde de tous les âges; et ses paroles concernent toute personne qui néglige les appels de sa miséricorde divine. Vous, qui méprisez son amour, c'est à vous qu'il s'adresse aujourd'hui. C'est en ce jour «au moins» que vous devriez connaître les choses qui regardent votre paix. La rétribution du pécheur sera proportionnée à la connaissance qui lui aura été donnée.

La période dont les Juifs auront le plus à répondre est celle où Jésus vécut parmi eux, et pourtant les disciples mêmes n'apprécièrent convenablement la présence du Fils de Dieu que lorsqu'il fut enlevé du milieu d'eux, lorsqu'il monta au ciel. Le Rédempteur ne voulait point rompre ses rapports avec la nation juive. Il avait supporté son impénitence et son endurcissement pendant des années. Il regardait ses compatriotes avec le même dévouement plein de désintéressement avec lequel une mère regarde l'enfant de ses soins. Pendant des siècles il avait empêché que les coups de la colère de Dieu ne tombassent sur Jérusalem. Mais alors elle avait rempli la coupe de ses iniquités en persécutant le Fils de Dieu, et la vengeance divine allait tomber sur elle. Jésus regardait avec une angoisse inexprimable la ville et le temple qu'il avait aimés. «Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu.»

LE SORT DES MARINS.

Le nombre des marins de toutes les nationalités qui visitent annuellement le seul port de Marseille est de 140,000. On sait généralement, quoiqu'on n'y songe guère, que le sort, sur terre, de cette malheureuse classe d'hommes est des plus tristes. Victime des exploitations les plus ignobles, et en proie aux tentations les plus diverses et les plus irrésistibles, le marin qui, dans d'autres circonstances aurait été un homme honnête et utile, devient pire qu'une brute, un objet de moquerie et de mépris. Que fait-on pour la moralisation et le salut d'hommes pour la plupart bons et généreux? En réponse, nous dirons que M. Faithfull, ancien missionnaire en Espagne, a fondé, il y a quatre ans, à Marseille, une mission qui porte le nom de «Le Repos et le Phare.» Le *Repos* a été jusqu'ici un moyen de bénédiction à une foule de malheureux. Dès maintenant, son directeur se propose d'agrandir et de compléter son œuvre. Il a l'intention de meubler en entier la maison du *Repos*, afin de pouvoir donner non-seulement l'hospitalité pour la nuit, mais la pension complète, à bon marché, au plus grand nombre de personnes possible. Leurs intérêts spirituels sont l'objet d'une grande sollicitude et le *Repos* deviendra ainsi une vraie *auberge chrétienne*.

Seulement, il faudra pour la réalisation de ce projet, une somme de 3000 francs. Les directeurs de l'œuvre prient les personnes qui s'y intéressent de leur aider à parfaire cette somme, en vue du bien incalculable que cette mission est destinée à faire. Ils sollicitent également des dons en nature tels que vieux linge (draps de lits et serviettes), du café, du sucre, des haricots, du riz, ainsi que de vieux vêtements. L'œuvre ne porte aucun caractère ecclésiastique, n'ayant pour drapeau que l'Evangile de Celui qui a dit: «J'étais étranger et vous m'avez recueilli;» entièrement soutenue par des dons volontaires, elles les reçoit tous avec gratitude, si minimes qu'ils puissent être.

Les dons en argent doivent être adressés à M. C.-E. Faithfull, Villa et Avenue Carabacel, Nice, et ceux en nature, à M. Maris, au *Repos*, rue de la Darse 71, Marseille.

LE JUBILÉ DE LA RÉFORMATION.

L'enthousiasme soulevé en Allemagne en l'honneur et en la mémoire de Martin Luther devient plus intense, à mesure qu'approche le 400me anniversaire de sa naissance. Les universités ont déjà eu de grandes réunions à Erfurt et au château de la Wartburg. Il y a quelques semaines, 50,000 visiteurs, y compris 2,000 ministres, ont célébré à Wittemberg les grands services que le Réformateur a rendus à sa nation et à la chrétienté. On sait que c'est dans cette ville que Luther afficha sur la porte de l'Eglise, en 1517, ses 95 fameuses thèses et qu'il brûla la bulle du pape, en 1520. Le prince impérial qui avait été envoyé par l'empereur pour représenter le gouvernement, déposa une couronne de lauriers sur sa tombe. L'ancienne salle où Luther donnait ses cours dans la «Maison de Luther», qui doit être appelée la Nouvelle Salle de la Réformation, fut inaugurée par le prince impérial

qui prononça entre autres ces paroles: «Puisse cette fête nous engager à revendiquer les trésors sublimes acquis par la Réformation! Puisse-t-elle nous affermir dans la résolution d'être toujours prêts à défendre la foi évangélique, la liberté de conscience et la tolérance religieuse! Puisse l'anniversaire de la naissance de Luther fortifier le protestantisme, préserver l'Eglise Evangélique d'Allemagne de désunion et poser le fondement d'une paix éternelle!»

Non-seulement les églises protestantes d'Allemagne, mais celles de Suède, de France, de la Grande-Bretagne et des autres contrées de l'Europe se préparent à célébrer dignement l'anniversaire du grand Réformateur, le 10 novembre. Nous espérons que les églises évangéliques de notre contrée ne négligeront pas cette occasion; car le nom et la renommée de Luther leur sont aussi chers qu'aux églises d'Europe. Mais en même temps, le Vatican s'associe à ces honneurs en ordonnant d'exhumer les vieilles calomnies et les médisances lancées contre le moine courageux qui attaqua hardiment les mœurs corrompues de l'église papale: les organes catholiques-romains élèvent leurs voix mesquines pour essayer de falsifier l'histoire et de diffamer l'homme qui brisa les fers sous lesquels l'Europe gémissait sans espoir. M. Ed. de Pressensé dit avec raison que si les catholiques de nos jours n'étaient pas les vils esclaves de fausses traditions, ils seraient forcés d'admettre que même leur église a profité de la Réformation en la forçant de sortir de sa léthargie pour répondre aux exigences de la lutte, et en la forçant de réformer la plupart de ses pratiques.

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

CÉSAR PARVIENT AU CONSULAT.

CÉSAR PARVIENT AU CONSULAT—CORRUPTION DES VOTES—JEUX PUBLICS—ENTRETIEN DU PEUPLE—LOIS AGRAIRES—GOUVERNEMENT—LA POLITIQUE EXTÉRIEURE—POLITIQUE DE CÉSAR—ETC.

A PARTIR de cette époque, environ l'an 67 avant Jésus-Christ, César demeura pendant neuf ans, presque toujours à Rome, continuellement en lutte pour arriver au pouvoir. Il réussit dans ses efforts et parvint peu à peu à acquérir la position la plus élevée et l'influence la plus grande, jusqu'à devenir l'homme le plus important et le plus puissant de la ville. On raconte un grand nombre d'incidents qui arrivèrent pendant ces luttes, et montrent d'une manière bien frappante le mélange singulier de violence grossière et de formalité légale avec lequel Rome était gouvernée à cette époque.

La plupart des emplois dans l'Etat, dépendaient des votes du peuple; et comme les hommes du peuple avaient bien peu l'occasion d'apprendre à connaître les mérites réels du candidat, respectivement aux questions du gouvernement, ils donnaient leurs voix à l'homme qui avait acquis le plus de popularité. Or pour se procurer cette popularité, les chefs politiques de cette époque, qui avaient peu de principes moraux, recouraient à tous les moyens possibles. Ceux qui désiraient obtenir une place avaient coutume d'acheter les hommes les plus influents parmi le peuple afin qu'ils soutinssent leur candidature, quelquefois en leur promettant des places inférieures, et d'autres fois en leur donnant directement une certaine somme d'argent; ils cherchaient à plaire à la masse du peuple, en trop grand nombre pour être payés au moyen de charges ou de sommes d'argent, par des spectacles et des amusements de toutes sortes qu'ils leur procurait à grands frais.

Cette habitude nous paraît bien absurde, et nous sommes surpris que le peuple romain l'eût tolérée, car il est évident que le peuple devait, d'une manière ou d'une autre, en payer tous les frais. Et pourtant quelque absurde que cela nous paraisse, cette coutume n'est par tombée en désuétude de nos jours.

Les opéras, les théâtres et autres établissements semblables sont entretenus en grande partie par les gouvernements; et la libéralité avec laquelle on le fait, forme en quelque degré, la base de la popularité de chaque gouvernement qui se succède. Ce plan est exécuté avec plus de système et de régularité de nos jours; mais il est au fond le même que celui que l'on pratiquait chez les Romains.

En effet, on considérait à cette époque que l'objet principal du gouvernement était de fournir des amusements au peuple et de pourvoir au besoin de tous aussi bien que de protéger le pays. Aujourd'hui, et surtout dans les républiques, les choses sont bien différentes. La société est maintenant liée par le désir unanime de renfermer les fonctions du gouvernement dans les limites les plus étroites possibles, de manière à procurer simplement l'ordre et la sécurité publics. Le peuple préfère pourvoir à ses propres besoins et à ses propres amusements, plutôt que de remettre au gouvernement le soin de le faire pour lui, sachant très-bien qu'à la fin la charge, quoique d'abord imperceptible, finirait par retomber doublement sur lui.

On ne doit pourtant point oublier qu'il y avait au temps des Romains des raisons pour procurer des amusements au peuple sur une grande échelle, raisons qui n'existent plus maintenant. Les gens pauvres avaient peu de facilité de se procurer les jouissances privées et séparées du foyer, de sorte qu'ils étaient beaucoup plus enclins qu'on ne l'est de nos jours, à chercher des plaisirs au dehors et en public. Le climat, de même, doux et agréable presque toute l'année, favorisait cette tendance. Puis les habitants de Rome n'étaient point aussi intéressés qu'on ne l'est de nos jours aux affaires et à l'industrie privée. Les habitants de Rome ne formaient point une société de marchands, de manufacturiers et de citoyens s'enrichissant et ajoutant au bien-être du reste de l'humanité par les produits de leurs travaux.

Ils étaient entretenus en grande partie par le tribu régulier des provinces étrangères et par le butin extorqué par leurs généraux au nom de l'Etat, pendant leurs guerres avec les peuples voisins. On amenait à Rome, aussi ensuite de conquêtes, des captifs qu'on formait comme gladiateurs pour amuser le peuple par leurs combats; on transportait aussi à Rome des statues et des peintures pour orner les édifices publics de la ville. De la même manière, de grandes quantités de blé, prises dans les provinces, étaient souvent distribuées à Rome. Parfois même on distribuait au peuple de grands espaces de terrain qui avaient été confisqués par l'Etat ou enlevés d'une autre manière à ses possesseurs. Les lois que l'on décrétait de temps en temps dans ce but étaient appelées lois agraires; et la phrase est devenue en quelque sorte proverbiale pour désigner les mesures prises dans les temps modernes pour se concilier la faveur du peuple en leur distribuant des biens appartenant à l'Etat ou aux riches: c'est ce que l'on désigne sous le nom *d'agrarianisme*.

On le voit, Rome était entretenue en grande partie par les produits de ses conquêtes, c'est-à-dire par le pillage. C'était une vaste municipalité admirablement organisée dans ce but; et pourtant il ne serait pas parfaitement juste de désigner simplement les Romains comme une bande de pillards. Ils rendaient en quelque manière l'équivalent de ce qu'ils prenaient en établissant et en maintenant par la force, dans le monde, une certaine organisation, une société gouvernée, et en procurant une sorte d'ordre public et de sécurité. Ils bâtissaient des villes, ils construisaient des acqueducs et des routes; ils creusaient des ports, les protégeant par des jetées et des forteresses; ils protégeaient le commerce et cultivaient les arts, encourageaient la littérature et faisaient régner une espèce de tranquillité et de paix générales, ne permettant ni violence ni guerre, à part celles qu'ils entreprenaient eux-mêmes Ainsi, ils gouvernaient le monde et ils avaien le sentiment, comme l'ont du reste tous ceux qui gouvernent les hommes, que les services qu'ils rendaient par là leur donnaient un droit absolu à tous les agréments et à toutes les commodités de la vie.

On peut bien supposer sans doute qu'ils se querellaient parfois eux-mêmes à l'égard du butin qu'ils avaient enlevé. Il s'élevait toujours des hommes ambitieux avides de trouver une occasion de faire de nouvelles conquêtes et de se procurer de nouvelles ressources; et ceux qui réussissaient le mieux à tirer de leurs conquêtes un butin qui ajoutait à la richesse et aux amusements publics de la ville étaient, il va sans dire, les plus populaires et avaient aux élections le plus grand nombre de suffrages. Il ressort de là que l'extorsion dans les provinces et les dépenses les plus prodigues et les plus extravagantes dans la ville constituaient la politique que tout grand homme devait poursuivre pour arriver au pouvoir.

César entra de toute son âme dans cette voie politique, basant tout espoir de succès sur la faveur de la populace. Il avait certainement bien des rivaux et bien des adversaires parmi les patriciens et les sénateurs et souvent ils entravèrent les plans et les mesures qu'il avait formés, mais il finissait toujours par triompher.

Une des premières places de quelque importance à laquelle il parvint fut celle de *quêteur* comme on l'appelait, fonction qui le réclamait souvent loin de Rome, dans la province d'Espagne, et qui faisait de lui le second chef du pays. Le premier officier qui régnait dans cette province était un prêteur. Durant son séjour en Espagne, César rétablit un peu ses finances épuisées, mais il fut bientôt dégoûté d'occuper une place de subordonné. Son mécontentement augmenta encore un jour qu'il arriva d'une manière inattendue dans une ville appelée Hades—la Cadix de nos jours—et que ses yeux tombèrent sur une statue d'Alexandre qui ornait un des édifices publics de cette ville. Alexandre mourut n'étant âgé que d'environ trente ans et s'étant déjà rendu le maître du monde. César avait alors environ trente-cinq ans et il était attristé à la pensée d'avoir déjà vécu cinq ans de plus qu'Alexandre et de n'avoir accompli que si peu de chose. Il n'était encore que le second dans une province, tandis qu'il était dévoré de l'insatiable ambition d'être le premier à Rome. Ces réflexions l'agitèrent tellement qu'il abandonna son poste avant que son temps fût expiré et retourna à Rome, formant en chemin des projets désespérés pour arriver au pouvoir.

Ses rivaux et ses ennemis l'accusaient de plusieurs desseins plus ou moins violents et entachés de trahison, mais il n'est pas possible de savoir maintenant jusqu'à quel point ces accusations étaient fondées. Ils prétendaient qu'un de ses plans était de se rendre dans une colonie voisine dont les habitants désiraient obtenir le titre de citoyens romains, et, faisant cause commune avec eux, de lever une armée qui s'emparerait de Rome. On dit que, pour prévenir l'accomplissement de ce dessein, une armée qui avait été levée dans le but de faire une expédition contre les pirates ciciliens fut retenue, et que César, voyant que le gouvernement était sur ses gardes, abandonna son projet.

Ils l'accusaient aussi d'avoir formé après cela le dessein d'assassiner les sénateurs dans le lieu de leur assemblée et d'usurper le pouvoir suprême à l'aide de ses compagnons. Crassus, qui était un homme immensément riche et grand ami de César, était dans le complot et devait être nommé dictateur, si l'affaire avait réussi. Mais malgré la position brillante avec laquelle César avait cherché à séduire Crassus, le courage de ce dernier manqua, lorsque le moment d'agir arriva. Au fait, on ne doit pas attendre du riche un esprit entreprenant et courageux; ce sont les vertus de la pauvreté.

VIE DE JOHN NELSON

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY

CHAPITRE V.

Un jour, le président de la Chambre des Communes vint faire visite à mon maître, et pendant qu'il observait les travaux, il m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis de mon mieux. Il me dit: Voici une belle maison avec de magnifiques terres. Mais qu'est-ce que cela, car une pièce de terrain, longue de six pieds et large de trois me suffiront sous peu. Il fit alors un profond soupir, s'en alla et se promena seul parmi les arbres. Pendant que j'étais à Guildford, j'eus plusieurs conversations avec des Moraves; mais hélas! je trouvai que leur religion ne reposait que sur des notions et ne vis point d'expérience chrétienne parmi eux. Je leur parlai de la nécessité de la nouvelle naissance, et je soutenais avec plusieurs autres personnes d'autres dénominations que toute religion qui n'a pas la vie de Christ manifestée en nous ne peut finalement nous profiter de rien.

J'entendis dire que plusieurs personnes que l'on tenait pour des gens sérieux parlaient de moi comme d'un homme avec lequel il était dangereux de converser; et d'autres évitaient de me rencontrer, après avoir parlé avec moi. Alors je pensai que je cesserais de reprendre mes voisins, lorsqu'ils pécheraient et que je ne discuterais plus avec personne, de crainte de me faire haïr. Je demandai au Seigneur de me montrer sa volonté à cet égard, puis je me couchai, en proie à une grande perplexité. Je songeai pendant cette nuit-là que je voyais un grand jeune homme en vêtements blancs et dont le visage brillait comme le soleil, qui se tenait au pied de mon lit et me disait: «Lève-toi et loue le Seigneur.» Je crus voir une grande lumière autour de mon lit qui me fit voir que j'étais entièrement souillé de la tête aux pieds, et je dis: Comment une créature aussi impure pourrait-elle proclamer les louanges de Dieu? Alors il me sembla qu'il me montrait une rivière, claire comme du cristal, au fond de laquelle croissait une herbe fine et dans laquelle il me dit d'aller me laver; et aussitôt que mes pieds se furent plongés dans l'eau, toute la souillure de mon corps tomba, sans pourtant que l'eau en fût troublée, ce dont je fus très-surpris. Mais lorsque j'arrivai au milieu de la rivière, elle était plus profonde que ma taille, et quoique je susse que je ne savais pas nager, mon âme était tellement remplie du sentiment de l'amour de Dieu que ma tête se soutenait au-dessus de l'eau. Je crus alors étendre mes mains pour essayer de nager, et au moment où je fis un effort, je sortis de l'eau et fus transporté comme sur des ailes d'aigle au-dessus des nuages et je m'écriai: Hosanna au Roi des cieux. Et, quoique je dormisse, je chantai si fort que je réveillai tous ceux de la maison. Je résolus alors de continuer de censurer ceux qui péchaient, et je le fis, même avec plus d'autorité qu'auparavant, et mes paroles commencèrent à faire impression sur quelques-uns et les firent changer de vie.

Vers la St.-Michel, je retournai à Londres et plusieurs personnes qui avaient l'habitude d'assister aux prédications de M. Wesley à Kennington et à Moorfields, et qui l'avaient aussi entendu à Foundry, vinrent me voir, ce dont je fus très surpris, n'ayant jamais eu d'autres rapports que de leur parler lorsque nous allions de lieu en lieu pour entendre prêcher M. Wesley. Lorsque je les vis, je pensai que mon désir d'avoir des amis chrétiens pour converser avec eux s'accomplissait. Ils dirent qu'ils avaient appris que j'étais arrivé en ville et que l'amitié qu'ils me portaient les avaient engagés à venir me voir. Je vous remercie, leur dis-je, et comment se porte notre cher monsieur Wesley? Ils me répondirent: Nous ne savons pas; ce pauvre homme erre dans les ténèbres; mais nous espérons que notre Sauveur lui ouvrira les yeux et lui fera voir qu'il est un aveugle conducteur d'aveugles. Leurs paroles furent comme un coup de poignard dans mon cœur et me firent crier: Seigneur aie pitié de lui! Qu'a-t-il donc?—Le pauvre homme, répondirent-ils, il est *sous la loi* et ne connait point le privilége de l'*Evangile* c'est pourquoi il prêche la loi et les œuvres. Alors, leur dis-je, il a étrangement changé depuis que j'ai quitté Londres; car lorsque j'étais en ville, il prêchait la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus; enseignant la nécessité de l'une et de l'autre par les Ecritures, aussi clairement qu'il est possible de le faire, et montrant les fruits de la foi d'une manière aussi simple que possible; et j'éprouvai que sa parole me faisait plus de bien que celle d'aucun homme que j'eusse entendu en ma vie. Ils me dirent que je n'avais jamais entendu l'Evangile en ma vie, si je n'avais pas entendu les hommes qui prêchaient à Fetter Lane; car c'étaient les hommes qui devaient venir pour leur procurer une vraie paix. Je voulus savoir ce qu'ils entendaient par une «vraie paix.» Ils m'informèrent que c'était cesser de s'occuper des œuvres telles que le jeûne et la prière, la lecture de la Bible, la fréquentation de l'Eglise et la participation aux sacrements, pour se confier entièrement au sang et aux meurtrissures de l'Agneau. Je ne sais, leur dis-je alors, si j'ai jamais entendu M. Wesley engager un homme à se confier pour son salut, en tout ou en partie, à la prière, à la lecture de la Bible, à la participation aux sacrements ou aux aumônes. —Mais pourquoi enseigne-t-il aux hommes à pratiquer ces choses, s'ils ne *doivent pas* être sauvés par elles?—Si je comprends bien M. Wesley, il en parle seulement comme Christ et ses apôtres en ont parlé; c'est-à-dire d'attendre en elles comme un mendiant attend un morceau de pain à une porte. Je n'ai jamais parlé à M. Wesley, ajoutai-je, de sorte que je ne connais ses croyances que par ses prédications. Ils me dirent que la plupart des gens qui l'avaient suivi avant mon départ de Londres l'avaient quitté et se trouvaient très-heureux; et qu'ils désiraient que j'allasse écouter les Frères, car M. Wesley n'était qu'un Jean-Baptiste pour défricher le terrain et le préparer, où les Frères devaient édifier. Si vous allez l'écouter, me dirent-ils, il vous amènera sous le joug et vous ne serez jamais heureux jusqu'à ce que vous soyez délivré de la loi; car nous n'avons été heureux que lorsque nous l'eûmes quitté pour aller entendre ce cher monsieur Molther; car jusqu'alors nous étions sous la loi. Je leur répondis: Dites-moi, n'étiez-vous pas convertis, avant de quitter M. Wesley?—Oui, nous avions eu bien des luttes, nous avions trouvé la paix et la joie, sachant que nos péchés étaient pardonnés; mais lorsque nous entendîmes M. M., nous reconnûmes que nous étions sous la loi; car il nous montra les avantages de l'Evangile que nous n'avions pas; en effet, si nous violions la loi dans quelque petite chose que ce fût, nous étions malheureux; de même si nous avions négligé de prier ou manqué un ou deux sermons, alors nous étions mal à l'aise; mais maintenant nous sommes heureux, car l'Agneau a tout fait pour nous. Je répondis que, quoiqu'Il ait fait sa part, pourtant l'apôtre nous enseigne à travailler à notre salut avec crainte et tremblement; de plus, il nous est recommandé de prier toujours et de sonder les Ecritures. St.-Paul, continuai-je, jeûnait souvent, et il tenait son corps assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même rejeté; mais vous êtes devenus plus sages que l'apôtre et avez trouvé un autre Evangile, quoiqu'il dise que si lui-même ou un ange du ciel annonce un autre Evangile, qu'il soit anathème. Je crains que vous ne soyez trompés et que vous ne cherchiez un bonheur qui soit séparé de la sainteté; s'il en est ainsi, vous êtes entraînés par un esprit trompeur; car si vous pouvez pécher, violer la juste loi de Dieu et continuer d'être heureux, sans être convaincus que Dieu est offensé contre vous, votre conscience est cautérisée comme avec un fer rouge.—Vous êtes un pauvre malheureux, et aussi aveugle que M. Wesley, me dirent-ils, et ils me quittèrent sans prier avec moi ou pour moi.

Lorsque je réfléchis à ce que ces gens venaient de me dire et que je le comparai aux paroles de notre Seigneur et des apôtres, je vis que leur système de salut était aussi contraire à celui de Christ que les ténèbres le sont à la lumière. Ceci m'engagea à prier et à lire ma Bible avec un redoublement de zèle.

Quelques jours après, deux autres personnes que je connaissais un peu vinrent me voir. Je leur demandai comment allait M. Wesley. Elles me dirent qu'elles ne savaient pas, car elles n'allaient plus l'entendre. Pourquoi pas? demandai-je.—Il nie la foi de l'Evangile. Je répondis que j'en étais peiné mais que j'espérais qu'elles étaient mal informées. Elles me répondirent qu'elles l'avaient entendu elles-mêmes. Qu'entendez-vous par la foi de l'Evangile? leur demandai-je.—La prédestination et l'élection.—Je ne crois pas que c'est là la foi de l'Evangile mais plutôt que chacun croie dans son cœur qu'il est déchu par nature, un enfant de colère, n'ayant mérité que la colère divine; et que le Fils Eternel de Dieu, par amour pour nous, pauvres créatures dignes de la mort éternelle, a quitté sa gloire et a, pour l'amour de nous, accompli toute justice, donnant à la fin son corps pour notre corps et

son âme pour notre âme; et que Dieu, pour l'amour de son obéissance et de son sang versé a pardonné tous nos péchés. Suivant la connaissance que je possède, c'est là la foi de l'Evangile et celui qui partage cette foi a reçu l'esprit de puissance, d'amour et d'intelligence: puissance de renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines pour vivre pieusement, justement et sobrement. J'ajoutai: Dites-moi s'il vous plaît par qui avez-vous été convertis?—Par le moyen de M. Wesley, répondirent-ils tous deux.—Prêchait-il alors ce que vous appelez maintenant l'Evangile?—Non—Dieu vous a-t-il alors révélé que c'était là la foi de l'Evangile, aussitôt qu'il vous eût donné le sentiment que vous étiez pardonnés?—Non, lorsque nous commençâmes à aimer le Seigneur nous croyions comme M. Wesley croit; mais maintenant nous voyons mieux les choses et nous espérons que ses yeux seront bientôt ouverts.—Je crains, leur dis-je, que ce ne soit vos yeux qui se soient obscurcis; mon sentiment est que vous êtes devenus plus légers et que vous ne veillez plus comme auparavant: vous avez perdu votre premier amour. O, souvenez-vous d'où vous êtes déchus; Christ vous invite à vour repentir et à faire vos premières œuvres, autrement il ôtera votre chandelier de sa place. Mais elles me dirent que, quoiqu'elles fissent, elles ne pouvaient plus tomber. Je leur répondis qu'autant que j'en pouvais juger par leurs paroles et leur conduite, elles étaient déjà tombées; et que je souhaitais qu'elles ne fissent pas un Christ de leurs opinions; car, ajoutai-je, quoique admettant que bien des hommes pieux soutinssent ces opinions, j'estime pourtant que tous ceux qui avaient été convertis ensuite des travaux des deux Wesley étaient tout d'abord remplis d'amour pour le prochain, d'une grande haine pour le péché, étaient inspirés d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité. N'était-ce point votre état autrefois? Elles avouèrent qu'il en était ainsi jusqu'à ce qu'elles eussent entendu M. Sawyers; et que c'était par lui qu'elles avaient reconnu l'amour de Dieu dans l'élection. Je crains, leur dis-je alors, que vous n'ayez péché contre la vérité et la charité, et qu'au lieu de retourner au Seigneur par une vraie repentance et de chercher un nouveau pardon dans le sang de Christ, vous n'ayiez couru çà et là, après de nouvelles doctrines. Vous avez franchi les barrières de la sainteté et vous êtes entrés dans le parc de Satan. Vous ne cherchez point à augmenter en sainteté dans la crainte de Dieu; mais vous vous reposez sur une croyance qui vous donne la liberté de vivre selon la chair. Et si vous continuez de vivre ainsi, vous demeurerez au pouvoir du malin qui vous conduira à votre destruction. Ils me dirent que j'étais aussi stupide que M. Wesley. Je leur répondis que Satan m'avait prêché cette doctrine avant eux et qu'eDieu m'avait armé contre lui et contre eux. Alors ils me laissèrent dans mon état d'aveuglement, comme ils l'appelaient; de mon côté, je demandai à Dieu de me garder afin que je ne me détournasse point du chemin dans lequel il m'avait amené.

Un dimanche, j'eus le privilége béni d'entendre encore une fois M. John Wesley; sa parole fut une précieuse nourriture pour mon âme. Je bénis alors le Seigneur de ce qu'il avait gardé son serviteur dans le même esprit où je l'avais laissé; mais j'observai qu'une grande partie des membres dans la congrégation m'étaient inconnus; un grand nombre des anciens auditeurs s'en étaient allés, tandis que d'autres étaient revenus. Lorsque j'appris que quelques-uns s'étaient joints à la secte allemande, niant la nécessité des bonnes œuvres et d'autres aux partisans de la prédestination, je m'écriai: O Seigneur! je te rends grâces, car tu fais bien toutes choses; par ta Providence tu m'as éloigné de la ville, alors que l'ennemi dispersait ton troupeau et ton serviteur a ainsi échappé au piége!

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

J'AI tenu, du 10 au 20 août, des assemblées à Risör, dans la partie méridionale de la Norvége. Un homme qui avait suivi nos assemblées à Christiana, il y a quelques années, et qui est intéressé à la vérité, céda très obligeamment trois de ses chambres pour y tenir nos assemblées. De 40 à 60 personnes vinrent écouter la prédication. Nous avions en outre des assemblées en plein air qui réunissaient des centaines de personnes. Il fut impossible d'y obtenir une salle.

Risör est une petite ville de 2800 habitants, s'adonnant principalement au commerce maritime, desservi par 87 vaisseaux. Elle ne possède que deux églises, à part l'église de l'Etat. Trois personnes avaient déjà suivi nos conférences à Christiana, et plusieurs autres qui avaient lu nos livres et nos journaux étaient intéressées à la vérité. Les frères baptistes nous firent un accueil très-fraternel. J'ai assisté à plusieurs de leurs cultes où j'ai eu l'occasion de parler. Nous pouvons espérer que plusieurs embrasseront la vérité. J'irai les voir la semaine prochaine.

Frère Ström demeure maintenant à Sandeljord. Depuis le commencement de Juin, il a tenu chaque dimanche des services en plein air, auxquels ont assisté environ 200 auditeurs attentifs. Nos frères Berg et Wold sont occupés à recueillir des abonnés pour nos journaux et à vendre nos publications dans les différentes parties de la Norvége.

A Weil, dans le Danemark, le premier endroit où je me fixai en arrivant en Europe, frère Brorson a travaillé avec fruit; six frères et sœurs ont embrassé la vérité, et nous espérons que d'autres se joindront encore à eux.

Frère Jensen écrit de Galthen près Aarhus, que les assemblées qu'on y a tenues durant la Conférence ont produit une bonne impression parmi le peuple et fait disparaître bien des préjugés. Depuis ce moment, une sœur de Nortwig s'est occupée à faire des visites de maison en maison, à distribuer des traités, à prier et à s'entretenir avec les gens. Un jour, un homme la reçut grossièrement, la frappa de sa canne, et, pendant qu'elle visitait une autre famille, il alla chercher deux gardes-police qui l'arrêtèrent et la conduisirent dans la prison de Aarhus. Le jour suivant, frère Jensen s'en fut trouver le bourgmestre qu'il connaissait. Ce monsieur lui dit qu'il avait là une femme pieuse dont il était très-embarrassé; qu'il l'avait interrogée et qu'il ne trouvait pas de quoi l'accuser. Sœur Sorenze fut alors relâchée et reprit son œuvre le jour suivant.

A Bröndesler, Danemark, trois frères ont été baptisés par frère Christensen. L'œuvre fait des progrès dans cette localité et les frères sont encouragés.

Suède.—Frère Rosqvist a prêché à Sundsvall et à Södeshamn. Il a trouvé quelques Adventistes dans ces deux endroits; mais le temps et les circonstances étaient défavorables pour y tenir des conférences. Il y vendit des journaux et des traités pour environ 120 francs. Il donna ensuite des conférences à Stockholm et à Knifstad. Dans ce dernier endroit une sœur a commencé à obéir à la vérité. A Stockolm, huit personnes se réunissent le jour du Sabbat et cherchent à s'encourager dans l'espérance bénie du retour de Christ.

Frère Johnson a prêché à Grythyttehed, à Karlskoge, à Längbanshyttan, à Dalharlarlejoïn, à Saudsjön et à Lessjöfos. Un grand nombre de personnes ont suivi ses conférences avec intérêt et lisent nos traités. Dans le dernier endroit cité, quelques personnes ont commencé à obéir au Seigneur. Dans ce même endroit, frère Johnson fut appelé à comparaître devant le prêtre et à rendre compte de la doctrine qu'il prêche. Le prêtre lui lut pendant environ trois heures dans les écrits des Pères pour lui montrer spécialement que le premier jour de la semaine était devenu sacré. Ensuite il demanda à frère Johnson si maintenant il était convaincu. Il répondit que non et demanda au prêtre de lui montrer quelques preuves tirées de la Bible. Le prêtre répondit qu'il n'y avait rien dans la Bible prouvant que le dimanche fût devenu le Sabbat, que c'était une ordonnance humaine, mais que Dieu s'en était contenté pendant des siècles et qu'il lui était certainement agréable maintenant. Il invita ensuite frère Johnson à souper avec lui et l'entretint jusqu'à onze heures du soir, parlant spécialement des prophéties et de la seconde venue de Christ. Il reconnut que la lumière qui resplendit sur ces sujets est venue des adventistes; il acheta quelques traités de frère J. et l'accompagna ensuite à environ un mille de chez lui.

Nos frères Melin et Swanstoöm sont tous deux occupés en Suède, principalement à obtenir des abonnés à nos journaux. Nous sommes encouragés et ferons nos efforts pour poursuivre cette œuvre bénie.

J.-G. Matteson.

Christiana, 24 août 1883.

L'ŒUVRE EN ANGLETERRE.

Nous extrayons d'un rapport de notre frère M. J.-N. Loughborough, les quelques lignes suivantes:

«Nous avons passé une semaine à Great Grimsby et aux environs où frère John a tenu des assemblées. Nous avons été réjouis de voir avec quel plaisir on vient écouter la Parole de Dieu. J'ai eu l'occasion de parler trois fois à l'assemblée qui se réunit le jour du Sabbat chez frère John. Cette petite église fait beaucoup pour la vérité en distribuant des traités de maison en maison et en visitant les personnes intéressées à l'œuvre de Dieu. La situation a beaucoup changé depuis quelques mois. Frère John était seul et paraissait travailler en pure perte à intéresser le peuple à la vérité. Maintenant il y a là un certain nombre de frères et de sœurs dévoués à le seconder de tout leur pouvoir. Nous avons eu l'occasion de juger de ce que nous pourrions appeler un *nouveau moyen:* les services en plein air, sur la place du marché. Une des difficultés que nous avons rencontrées dans ce pays, c'est de réunir des auditeurs. Les salles publiques se louent très-cher; et il est très difficile, même en avertissant le public, d'engager les gens à venir écouter des conférences sur des sujets peu connus et qui n'ont pas encore attiré l'intérêt. Cherchant les moyens les plus économiques pour nous procurer un local afin d'y prêcher, nous avons

essayé d'employer une tente; mais le climat étant très-humide, nous avons reconnu que ce moyen serait encore plus coûteux que de louer des salles; nous avons vendu notre tente pour prêcher dans des salles de conférences. Nous cherchions pourtant un meilleur moyen d'atteindre le peuple, lorsque l'Armée du Salut vint attirer l'attention des ministres et du peuple sur les services en plein air. Ces services sont appréciés par toutes les classes de la société. On engagea même frère John à les inaugurer à Great Grimsby. Il obtint du maire de Louth la permission de tenir deux services par semaine sur le marché ouvert, et du maire de Great Grimsby de parler les dimanches après-midi dans le marché couvert. Il n'y a d'autre dépense que celle des annonces. Des centaines de personnes accourent chaque fois pour entendre prêcher la Parole de Dieu.

J'ai eu l'avantage de parler plusieurs fois en plein air, et il me semble que c'est la chose la plus pratique que nous ayons essayée ici pour faire entendre la vérité au public et créer un intérêt que l'on peut suivre ensuite dans les salles de conférences et en visitant de maison en maison les personnes intéressées. Il est vraiment intéressant de voir des centaines de personnes debout, écoutant respectueusement, afin de recueillir toutes les paroles de l'orateur. Nous avons espéré tenir un service en plein air à Ulceby; mais une forte averse est venue nous en empêcher, et nous dûmes nous rendre dans une salle. Dans ses conférences à Louth, Ulceby et Great Grimsby, frère John traite en ce moment la question du Sabbat. Quelques-uns sont décidés à obéir aux commandements du Seigneur. Dieu veuille bénir la semence de sa vérité afin qu'elle rapporte beaucoup de fruits et lui prépare une grande moisson pour la venue prochaine du Sauveur!

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON III.

GUÉRISON DE L'IMPOTENT.

1. A quelle occasion Pierre et Jean furent-ils arrêtés par un homme qui avait été impotent dès sa naissance? Act. 3:1, 2.
2. Comment cet homme se trouvait-il à la porte du temple appelée la Belle? Vers. 2. Voyez note.
3. Comment l'attention des disciples fut-elle attirée sur lui? Vers. 3.
4. Que fit Pierre? Vers. 4–6.
5. Décrivez le miracle qui eut lieu. Vers. 7.
6. Comment le pauvre homme manifesta-t-il sa joie d'avoir été guéri? Vers. 8.
7. Pourquoi la foule se rassembla-t-elle autour des apôtres? Vers. 10, 11.
8. Comment Pierre profita-t-il de cette réunion du peuple?—Il profita de l'occasion pour leur prêcher Christ. Vers. 12.
9. Comment décline-t-il tout honneur dans la guérison de cet homme? Vers. 12.
10. A quelle puissance et à quel motif attribue-t-il cette guérison? Vers. 13.
11. Comment rappelle-t-il aux Juifs leur culpabilité à l'égard de Christ? Vers. 13–15.
12. Comment rendit-il témoignage à la puissance de la foi? Vers. 16.
13. Comment Pierre envisage-t-il la conduite de la plupart de ses auditeurs envers Christ? Vers. 17, 18.
14. Pensez-vous que Pierre eut le dessein de diminuer en aucune manière, dans l'esprit de ses auditeurs, le sentiment du crime commis dans la rejection de Christ?
15. En quoi consistait le péché des Juifs, et jusqu'à quel point était-il pardonnable?
16. A quoi exhorte-t-il instamment ses auditeurs? Vers. 19. (La version Segond dit: „Repentez-vous.")
17. Quand dit-il que leurs péchés seraient effacés? Vers. 20.
18. Quel est l'événement qui amènera „les temps du rafraîchissement" et l'effacement des péchés?
19. Jusqu'à quel temps dit-il que Jésus devait demeurer au ciel? Vers. 21.
20. Quelle est la promesse de Moïse, répétée par Pierre? Vers. 22.
21. De quoi furent menacés ceux qui n'écouteraient point ce prophète? Vers. 23.
22. La même promesse et la même menace ne s'étendent-elles pas à notre génération?
23. Dans quel sens les Juifs étaient-ils les enfants des prophètes?
24. A qui et dans quel but dit-il que Dieu avait d'abord envoyé son Fils? Vers. 26.
25. Pouvons-nous déduire du discours de Pierre que Dieu acceptera comme ses enfants des gens qui n'auraient pas un sentiment profond de leurs péchés et ne s'en repentiraient pas profondément et sincèrement?
26. Pouvons-nous juger par le verset 26 que la simple foi en Christ constitue toute la somme d'expérience chrétienne nécessaire, sans que l'on se détourne de l'iniquité? (Voyez version Segond.)

LEÇON IV.

PIERRE ET JEAN DEVANT LE SANHÉDRIN.

1. Pendant que Pierre et Jean parlaient encore au peuple, par qui furent-ils interrompus? Act. 4:1.
2. Qu'est-ce qui irritait les sacrificateurs et les Sadducéens? Vers. 1.
3. Que firent-ils de Pierre et de Jean? Vers. 3.
4. Cela détruisit-il l'effet du discours de Pierre? Vers. 4.
5. Qui est-ce qui se réunit le lendemain et dans quel but? Vers. 5, 6.
6. Lorsque les apôtres furent amenés devant l'assemblée, que leur demanda-t-on? Vers. 7.
7. Sous quelle influence Pierre répondit-il? Vers. 8.
8. Quelle fut sa réponse? Vers. 9, 10.
9. Comment rappela-t-il le péché des Juifs? Vers. 11.
10. Au seul nom de qui le salut est-il possible? Vers. 12.
11. Pourquoi les sacrificateurs étaient-ils étonnés de la sagesse et de la hardiesse avec lesquelles Pierre et Jean parlaient? Vers. 13.
12. De quelle manière se rendirent-ils compte de leur éloquence? Vers. 13.
13. Pourquoi ne purent-ils pas répondre à Pierre? Vers. 14.
14. Que firent-ils alors? Vers. 15.
15. Qu'est-ce qu'ils furent obligés de reconnaître eux-mêmes? Vers. 16.
16. Comment pensèrent-ils empêcher les apôtres de prêcher? Vers. 17.
17. Pierre et Jean étaient-ils disposés à supprimer la vérité afin d'échapper à la punition? Vers. 19.
18. Est-ce bien de supprimer une vérité quelconque pour éviter la persécution, lorsque cette vérité concerne le salut des hommes?
19. Que firent les apôtres lorsqu'ils furent relâchés. Vers. 23.
20. Que firent les frères, lorsqu'ils entendirent le récit de Pierre et de Jean? Vers. 24.
21. Quelles furent les paroles de David qu'ils citèrent? Vers. 25, 26. Ps. 2:1.
22. Quelle interprétation donnèrent-ils aux paroles de David? Vers. 27.
23. Comment reconnaissaient-ils alors la main de Dieu dans ce que Jésus avait dû souffrir? Vers. 28.
24. Que demandèrent-ils le plus instamment dans leurs prières? Vers. 29, 30.
25. Par quel miracle Dieu leur montra-t-il que leur prière était exaucée?
26. Quels furent les premiers fruits de la descente du St.-Esprit? Vers 32, 33.
27. A quelle doctrine fondamentale du christianisme les apôtres rendaient-ils témoignage avec beaucoup de force? Vers. 33.
28. Cette vérité a-t-elle moins d'importance de nos jours, comme partie de la foi. qu'elle n'en avait la première fois qu'elle fut prêchée?
29. Comment était-il pourvu aux besoins des pauvres?

LEÇON V.

LES APÔTRES EN PRISON.

1. Que firent les croyants pour venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin? Act. 4:34, 35.
2. Quelles furent entre autres les personnes qui vendirent leurs possessions et en apportèrent l'argent aux apôtres? Act. 5:1.
3. Quelle tromperie y mirent-ils en réalité? Vers. 2.
4. Que dit Pierre à Ananias lorsque ce dernier apporta son don? Vers. 3.
5. Quel effet ces paroles produisirent-elles sur Ananias? Vers. 5.
6. Que fit-on de son corps? Vers. 6.
7. Comment Saphira essaya-t-elle de tromper à son tour? Vers. 7–9.
8. Que lui arriva-t-il? Vers. 10.
9. Quel fut le résultat de ce châtiment exemplaire du péché? Vers. 11.
10. Quelle leçon pratique pouvons-nous en tirer?—Que Dieu ne juge pas par les actes extérieurs seuls, mais par les motifs cachés. La rétribution peut ne pas toujours être si soudaine, mais elle arrivera certainement.
11. Comment les apôtres poursuivirent-ils leurs miracles? Vers. 12.
12. Quels en furent les résultats? Vers 13, 14.
13. Comment les gens manifestèrent-ils leur foi? Vers. 15.
14. Quelles étaient ces villes voisines qui profitèrent de ces miracles? Vers. 16.
15. Quel effet ces choses produisirent-elles sur le souverain sacrificateur et ses amis? Vers. 17.
16. Pourquoi les Sadducéens prirent-ils spécialement part à ces persécutions?
17. Comment essayèrent-ils d'empêcher les apôtres de continuer leur œuvre? Vers. 18.
18. Comment les apôtres furent-ils délivrés? Vers. 19.
19. Quel ordre l'ange leur donna-t-il? Vers. 20.
20. Que firent alors les apôtres? Vers. 21.
21. Quelle autre preuve les sacrificateurs recevaient-ils en même temps, qu'il était au-dessus de leur pouvoir d'arrêter cette œuvre? Vers. 22–25.
22. Après avoir arrêté de nouveau les apôtres, de quelles intentions les accusèrent-ils? Vers. 28.
23. Quel changement s'était-il opéré dans leurs sentiments concernant la responsabilité de la mort de Christ? Comp. Mat. 27:25 avec Act. 5:28.
24. Quelle vérité Pierre exprime-t-il de nouveau dans sa réponse? Vers. 29–32.
25. Quel effet ceci eut-il sur les sacrificateurs? Vers. 33.
26. Quel fut le conseil que donna Gamaliel? Vers. 34–39.
27. Comment les apôtres furent-ils finalement renvoyés?
28. Quel effet ce traitement eut-il sur eux? Vers. 41, 42.
29. Quelle est la leçon pratique que cette expérience des apôtres nous enseigne?—Que l'obéissance à Dieu et un témoignage fidèle à sa vérité sont nos premiers devoirs; ceux dont nous ne devrions pas même être détournés par des afflictions qui nous menaçeraient.
30. Ce même courage moral et cette même fermeté dans le service de Dieu ne sont-ils pas aussi nécessaires aujourd'hui qu'alors?

NOTES SUR LA LEÇON III.

Verset 1. «A l'heure de la prière, qui était la neuvième heure.»

Les Juifs comptaient les heures à partir de six heures du matin, de sorte que la neuvième heure se trouvait être trois heures de l'après-midi. Il y avait deux heures fixées pour le sacrifice et la prière; l'une à neuf heures du matin et l'autre à trois heures de l'après-midi. Exode 29:38–41. Ces heures, avec celle du midi, étaient observées comme heures de prière par les Juifs pieux, même lorsqu'ils étaient absents de Jérusalem et du temple. La neuvième heure était l'heure que préféraient les Juifs pour se rendre au temple, parce que la partie de la journée la plus employée aux affaires était passée.

Vers. 2. «Qu'on mettait tous les jours à la porte du temple.»

Les anciens n'avaient point d'asiles ou hospices. Les pauvres, les estropiés et les malades qui n'avaient point de ressources pour vivre cherchaient un endroit public bien en vue, où ils pouvaient attirer l'attention des riches et en obtenir assistance.

Vers. 4. «Ayant les yeux arrêtés sur lui.»

Le regardant fixement, comme pour découvrir son caractère.

Vers. 8. «Il entra avec eux dans le temple.»

Sa première pensée semble avoir été de rendre grâce au Seigneur pour sa grande délivrance.

Vers. 12. «Par notre propre puissance ou notre propre piété.»

L'apôtre désavoue toute prérogative spéciale au pouvoir d'opérer des miracles, ainsi que tout privilége particulier d'accès auprès de Dieu, toute efficacité de prière au-

dessus de celle d'une foi que tout autre disciple peut exercer.

Vers. 16. «Que son nom a raffermi.»

Non point qu'il y ait dans le simple *nom* de Jésus quelque efficacité qui eût guéri cet homme; mais cela avait été fait par son autorité et par sa puissance.

Vers. 17. «Je sais que vous l'avez fait par ignorance.»

Pierre ne veut pas dire par là qu'ils étaient innocents d'avoir mis à mort Jésus, sans cela il ne les aurait pas exhortés dans un autre endroit à se repentir. Il veut les encourager en leur montrant que, comme leur péché était un péché par ignorance, il n'était pas impardonnable. Quelques-uns des gouverneurs et des gens du peuple agirent sans doute contrairement à leur propre conviction, et avec une méchanceté déterminée; pourtant il est probable que la plupart des gens n'étaient pas assurés dans leur foi en Christ comme Sauveur. Mais ils *péchèrent réellement* en n'acceptant point sa vie, ses enseignements et ses miracles comme des preuves de sa divinité.

Vers. 20. Les temps du rafraîchissement.

C'est le moment où le Saint-Esprit sera versé d'une manière spéciale sur le peuple qui l'attend, juste avant la seconde venue de Christ. Il en est souvent parlé dans les Ecritures comme «la pluie de l'arrière-saison.» Osée 6 : 3; Zach. 10 : 1; Joël 2 : 23.

Vers. 21. «Au temps du rétablissement.»

Le rétablissement de toutes choses dans leur état originel de pureté et de bonheur; l'achèvement de l'œuvre de la rédemption annoncé par les prophètes de tous les âges.

Vers. 25. «Vous êtes les enfants des prophètes.»

Ils n'étaient pas littéralement les enfants des prophètes, mais leurs disciples.

Vers. 26. «L'a envoyé pour vous bénir.»

Dieu voulait bénir son peuple en les détournant (Segond) *de leurs iniquités*. Les promesses concernant le Sauveur étaient qu'il délivrerait son peuple *de* leurs péchés et non pas *dans* leurs péchés, et personne ne peut avoir ses péchés effacés, si d'abord il ne s'en détourne.

NOTES SUR LA LEÇON IV.

Vers. 2. «Etant fort en peine,» etc.

Les Sadducéens ne croyaient point à la résurrection des morts (Marc 12 : 18; Act. 23 : 8) et ils regardaient le discours de Pierre comme une attaque directe contre la principale de leurs doctrines. Les sacrificateurs, quoique croyant à la résurrection, étaient en peine de ce que Pierre prêchât la résurrection par Christ, le Nazarien méprisé qu'ils avaient crucifié et par lequel seul, suivant l'enseignement de Pierre, la résurrection était possible.

Vers. 3. «Jusqu'au lendemain.»

Il était contraire aux lois juives de rendre un jugement après le coucher du soleil.

Vers. 5. «Les chefs du peuple.»

Le Sanhédrin était composé de trois ordres: Les *anciens*, chefs des familles qui avaient un siége dans le grand conseil; les *scribes*, reconnus comme les docteurs et interprètes de la loi divine, et le *souverain sacrificateur*. Dans d'autres passages, ce troisième ordre est appelé les «principaux sacrificateurs.» Ces principaux sacrificateurs comprenaient le Souverain sacrificateur alors en fonction et ceux de sa maison qui en avaient porté le titre, et peut-être aussi les chefs des vingt-quatre ordres de sacrificateurs. Le Sanhédrin était la cour suprême de la nation juive; ses jugements étaient sans appel. Il semble avoir été formé de soixante-onze membres.

Vers. 6. «Avec Anne le souverain sacrificateur.»

Le souverain sacrificateur actuel était Caïphe (Jean 11 : 49). Mais Anne son beau-père avait une fois porté ce titre, de l'an 7 à l'an 15 ap- J.-C., et l'avait conservé. Sous la loi juive, le souverain sacrificateur était nommé à vie; mais les Hérode et les gouverneurs romains déposaient fréquemment les souverains sacrificateurs pour des raisons politiques. Anne était peut-être la personne la plus influente parmi les Juifs. Cinq de ses fils furent élevés aux fonctions de souverain sacrificateur pendant sa vie.

Vers. 11. «C'est cette pierre.»

Pierre fait allusion aux paroles de David (Ps. 118 : 22) et les applique hardiment aux Juifs. Les gouverneurs des Juifs étaient ceux qui avaient été chargés de construire la maison de Dieu, et ils auraient dû être les premiers à reconnaître le Messie si longtemps attendu. C'était *eux* qui l'avaient rejeté, mais *Dieu* en le ressuscitant des morts, avait montré qu'il était la pierre de l'angle sur laquelle le temple spirituel sur la terre devait reposer. Christ avait adressé ces mêmes paroles au peuple en présence de ses disciples. Matt. 21 : 42.

Vers. 13. «Des hommes sans lettres et du commun peuple.»

Ils n'étaient pas nécessairement illettrés; mais il était évident, d'après leur langage, qu'ils n'avaient pu aller dans les écoles des Rabbins. Leurs arguments et leur manière de raisonner étaient clairs et convaincants, mais d'un style tout différent de ceux qui avaient fréquenté les écoles juives.

Vers. 25-30. «Avec une pleine hardiesse.»

Ils ne demandèrent pas au Seigneur d'alléger leur persécution mais seulement de leur donner la hardiesse et le courage de continuer son œuvre, et spécialement de bénir leurs efforts en plaçant son sceau sur eux en faisant des miracles en leur faveur.

Vers. 33. «La résurrection du Seigneur Jésus.»

La prédication de cette doctrine semble avoir été accompagnée de la bénédiction signalée de Dieu, et forme le sujet principal de bien des discours des apôtres.

NOTES SUR LA LEÇON V.

Vers. 4. «Si tu l'eusses gardé, ne te demeurait-il pas?»

Les disciples n'étaient mus par aucune obligation de vendre leurs biens et de remettre l'argent qu'ils en tiraient, entre les mains des apôtres. Ils avaient la liberté de les garder en tout ou en partie, et même après les avoir vendus, d'en garder le prix, en tout ou en partie. Le péché d'Ananias ne consistait pas à désirer retenir une partie du prix, mais à vouloir paraître faire plus qu'il ne faisait. Il désirait évidemment obtenir une réputation de piété au prix le plus bas possible.

Vers. 4. «Ce n'est pas aux hommes que tu as menti.»

Son péché contre Dieu était si grand que l'on perdait de vue son péché contre ses condisciples.

Vers. 10. «Ils les mirent dans la prison publique.»

La prison publique consistait en un simple réduit dans la cave du gouverneur dont la terre durcie faisait seule le plancher et ayant une petite fenêtre. C'est là que toutes sortes de gens, depuis le meurtrier jusqu'au débiteur insolvable étaient confusément jetés. Le seul meuble qu'on y trouvât était un banc toujours occupé par les plus forts; les autres devaient se tenir debout ou s'accroupir sur le sol.

Les apôtres ne furent pas seulement retenus comme prisonniers, mais traités comme des criminels ordinaires, forcés d'habiter avec des bandits, des voleurs et des meurtriers.

Vers. 21. «Ils entrèrent dès le point du jour dans le temple.»

Pendant une grande partie de l'année, la chaleur est si grande en Palestine, peu après le lever du soleil, que les habitants renvoient leurs devoirs les plus importants et leurs travaux aux premières heures du jour. Il y avait souvent des exercices religieux dans la synagogue, à Jérusalem, avant que le soleil parût au-dessus du Mont des Oliviers.

Vers. 32. «Aussi bien que le St.-Esprit.»

Son témoignage fut donné publiquement par les miracles que les apôtres accomplirent par son pouvoir, le don des langues et le tremblement de la maison.

Vers. 34. «Gamaliel.»

On dit que cet homme mourut dix-huit ans avant la destruction de Jérusalem, et il mourut comme il avait vécu, dans la foi des Pharisiens. Il n'y a rien qui prouve qu'il fût un ami de la religion chrétienne, mais c'était un homme qui avait évidemment des idées beaucoup plus libérales que les autres membres du Sanhédrin; il gardait évidemment dans son esprit la pensée secrète qu'il y avait après tout, dans le récit des apôtres, plus que les membres du Sanhédrin ne voulaient reconnaître.

Vers. 36. «Theudas s'éleva.»

Josèphe raconte comment à la mort d'Hérode le Grand, époque à laquelle Gamaliel fait allusion, le pays fut envahi par des bandes d'insurgés sous la conduite de fanatiques. L'un d'eux, sans doute, fut Theudas mentionné par Gamaliel.

Vers. 37. «Judas le Galiléen.»

Son insurrection fut bien connue et eut lieu, suivant Josèphe, sous le règne d'Auguste, vers l'an 26, avant que les apôtres fussent arrêtés. C'était un Juif enthousiaste, célèbre et fondateur d'une quatrième secte juive.

Le trait distinctif de son enseignement était qu'on ne devait pas payer le tribut à César, Dieu étant le seul gouverneur de la nation. Ses partisans finirent par être dispersés et lui-même fut mis à mort.

Vers, 42. «Ils ne cessaient.»

Ni les menaces des Juifs, ni même la certitude de la punition et la forte probabilité qu'ils seraient mis à mort, ne les détournèrent de leur œuvre. Ils avaient adopté une vérité impopulaire et s'y étaient consacrés complétement, et cette consécration rendait leur œuvre beaucoup plus facile, les remplissait de plus de détermination et de plus de courage qu'ils n'en auraient éprouvé s'ils l'avaient entreprise avec moins d'ardeur. On peut adopter une théorie de vérités sans encourir de persécutions, mais la théorie ne sauvera personne. Ce n'est qu'en obéissant à Dieu, en rendant témoignage à sa vérité, même en face de la persécution, et non en croyant simplement, que nous pouvons espérer obtenir l'aide de Dieu, sa bénédiction et son salut.

NÉCROLOGIE.

L'Ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la Mort. 1 Cor. 15 : 26.

Erzenberger-Neftzger Anna.—Nous avons le pénible devoir d'annoncer la mort de la digne mère de notre frère M. J. Erzenberger. Elle est décédée à Bâle, à la suite d'une longue et pénible maladie. Née le 26 octobre 1815, elle s'endormit jeudi passé, 5 octobre, âgée de 67 ans 11 mois et quelques jours. Sa vie a été une vie de piété et de résignation. Nous témoignons à la famille affligée notre sympathie chrétienne.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1883.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE

Luther cité à Augsbourg 241
Paroles d'Avertissement 242
Marie et Marthe 243
La Vie Eternelle 243
Le Sabbat embrassé et observé 244
La Conversion biblique 246
Un Mot contre la Transubstantiation . . . 247
Jésus pleurant sur Jérusalem 249
Le Sort des Marins. 250
Le Jubilé de la Réformation 250
Le Premier de la Liste 256

Tempérance.

L'Ombre de la Pierre Maudite 246
C'est un Péché. 247

Articles des Rédacteurs.

Renvoi de l'Obéissance 248
L'Approche d'une Crise Turque 249
Notre Influence 249

A la Jeunesse.

Histoire de Jules-César—César parvient au Consulat—Corruption des votes-Jeux publics-Entretien du Peuple-Lois agraires-Gouvernement-La Politique Extérieure-Politique de César-Ses services -Il est nommé Quêteur. 251
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 252

Correspondance.

Europe Septentrionale 253

Ecole du Sabbat.

Leçons sur le Livre des Actes 252

Nécrologie.

Erzenberger-Neftzger, Anna 255

Notes.

Notre Conférence-Extension de l'Œuvre-Conférences en français-La Tempérance-Ouvrages reçus. 256

NOTRE CONFÉRENCE.

AINSI que nous l'avons déjà annoncé, notre prochaine Conférence Générale annuelle aura lieu du 19 au 22 courant; nous désirons y voir assister le plus grand nombre possible de nos frères. La première assemblée se tiendra le Vendredi au soir, et nous prions nos amis de se préparer à rester pendant *la journée entière* du lundi.

Nous pensons avoir parmi nous plusieurs de nos frères d'autres pays qui viendront pour assister à notre Conférence Missionnaire Européenne, laquelle suivra immédiatement notre assemblée suisse. Nous invitons instamment tous nos frères à se joindre à nous pour demander les précieuses et spéciales bénédictions de Dieu sur cette importante convocation.

LA TEMPÉRANCE.

Bulletin de la Société Française de Tempérance, Association contre l'Abus des Boissons alcooliques, reconnue d'utilité publique par décret du 5 février 1880.—Secrétariat général: 6, rue de l'Université, à Paris.—Trésorier: 5, rue Bridaine, à Batignolles-Paris.

Nous avons reçu la troisième livraison de ce savant Bulletin pour l'année 1883. Ses études approfondies de ce qui a trait à l'alcoolisme, ainsi que ses importants renseignements statistiques et autres, seront trouvés dignes de l'attention soutenue de tous ceux qui s'intéressent à une question qui est devenue l'une des plus importantes de notre époque.

Voici un abrégé du sommaire de ladite livraison qui contient 70 pages:

Note sur les hôpitaux d'ivrognes—Procès-verbaux de trois séances—Le phylloxera en 1882—Commerce des boissons entre la France et l'Allemagne, en 1881—Importation des boissons alcooliques en Egypte en 1881—Etats-unis: commerce des boissons et consommation des spiritueux—Les alcools allemands—Signe des temps — L'alcoolisme dans le sud-est de la France, etc.

S'adresser à M. le Dr. Lunier, rue de l'Université 6, Paris.

EXTENSION DE L'ŒUVRE.

NOUS avons le plaisir d'annoncer l'arrivée en Europe de notre cher frère M. le pasteur D.-T. Bourdeau. Parti du Canada il y a quelques semaines avec sa famille, il est arrivé à Bâle le 19 septembre en parfaite santé.

Nous avons grand besoin d'ouvriers; la moisson est mûre, le champ est immense et le Seigneur reviendra bientôt du ciel; aussi devons-nous soutenir ceux que le Seigneur nous envoie par notre sympathie et nos ardentes prières. Puisse notre mission en Europe, comptant un missionnaire français de plus, prospérer à la gloire du Seigneur et pour le salut de beaucoup d'âmes.

Que le Seigneur veuille bénir notre frère et sa famille; qu'il veuille le fortifier et l'accompagner dans ses travaux, afin que nous voyions la vérité dissiper de plus en plus les ténèbres de l'indifférence, de la superstition et de l'erreur! L. AUFRANC-SENN.

CONFÉRENCES EN FRANÇAIS.

A CEUX QUI CHERCHENT LA VÉRITÉ.

ETANT venu en Europe pour y prêcher les grandes vérités concernant la venue prochaine de Christ et la préparation nécessaire pour aller à la rencontre du Seigneur, j'invite les personnes qui désirent des conférences sur ces grands sujets, à m'en informer et à me donner les renseignements qu'elles trouveront convenables. Je considérerai avec soin et prière les invitations qui me seront adressées et je prendrai mes décisions à cet égard dans la crainte de Dieu, en commençant par les cas les plus urgents.

Prière de m'adresser les communications à l'adresse du bureau des SIGNES DES TEMPS.

D.-T BOURDEAU.

OUVRAGES REÇUS.

Un coup d'œil dans le catholicisme romain, par J.-B. Cretin. 120 page, prix: 60 centimes. S'adresser: Paul Monnerat, éditeur, 48 rue de Lille, Paris.

Cet ouvrage nous paraît bien propre à donner à toute personne qui aimerait étudier de près le catholicisme, une idée claire et frappante de ses doctrines et de son organisation. L'auteur a partout cherché de mettre les pratiques romaines en contraste avec les enseignements de la Parole de Dieu, sans craindre de signaler celles que la majorité des églises protestantes ont, à tort, conservées.

Il riposo settimanale, sotto l'aspetto igienico, per A. Haegler, Dottore in Medicina, a Basilea, Version dal francese di Francesco Sciarelli, Napoli, per cura Galeazzo Caraciolo.

L'opuscule italien ci-dessus traite, au point de vue de l'hygiène la question de la célébration d'un jour hebdomadaire. Ceux qui le liront seront, nous n'en doutons pas, convaincus de l'excellence, dans un sens hygiénique, sinon vis-à-vis de Dieu, du repos établi par le Créateur dès le commencement du monde.

LE PREMIER DE LA LISTE.

1° Faites une liste de vos amis; et que Dieu soit le premier de la liste, tant longue soit-elle.

2° Faites une liste des dons que vous avez reçus; et que Christ, le don de Dieu par excellence, soit le premier de tous.

3° Faites une liste des grâces que vous avez reçues; et que le pardon de vos péchés et la vie éternelle soient en tête.

4° Faites une liste de vos joies; et que la joie inexprimable et pleine de gloire de l'Esprit soit la première.

5° Faites une liste de vos chagrins; et que la douleur que vous cause le péché soit la première.

6° Faites une liste de vos ennemis; et si nombreux qu'ils soient, mettez au premier rang le serpent ancien, le diable.

7° Faites une liste de vos péchés; et que le péché d'incrédulité, qui est le pire de tous, soit en tête de la liste.—*La Tempérance.*

—AUCUN homme n'est sauvé s'il n'est déterminé à obéir à Dieu, mais c'est par cet acte même qu'il est sauvé. L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, mais il faut que l'obéissance soit absolue, complète.—*Moody.*

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants:—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

☛ Ce Journal sera envoyé GRATUITEMENT pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.

Bureau des SIGNES DES TEMPS,
BALE, (Suisse).

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.**(*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	**Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	**Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . .	16 pages	10 cts.
5.	**Le Sanctuaire de la Bible.** (*†) . .	20 pages	15 cts.
6.	**Quel Jour Observez-vous** et Pourquoi? (*)	8 pages	5 cts.
7.	**Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†) . . .	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.**(†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second** « «	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième** « «	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*) . .	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie.** . .	32 pages	20 cst.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament.** .	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir!** (*†) . . .	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour.**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*) . . .	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . .	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†). .	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☛ **Adresser** (franco): **M. J.-N. ANDREWS, Bureau des Signes des Temps, Bâle (Suisse.)**